

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

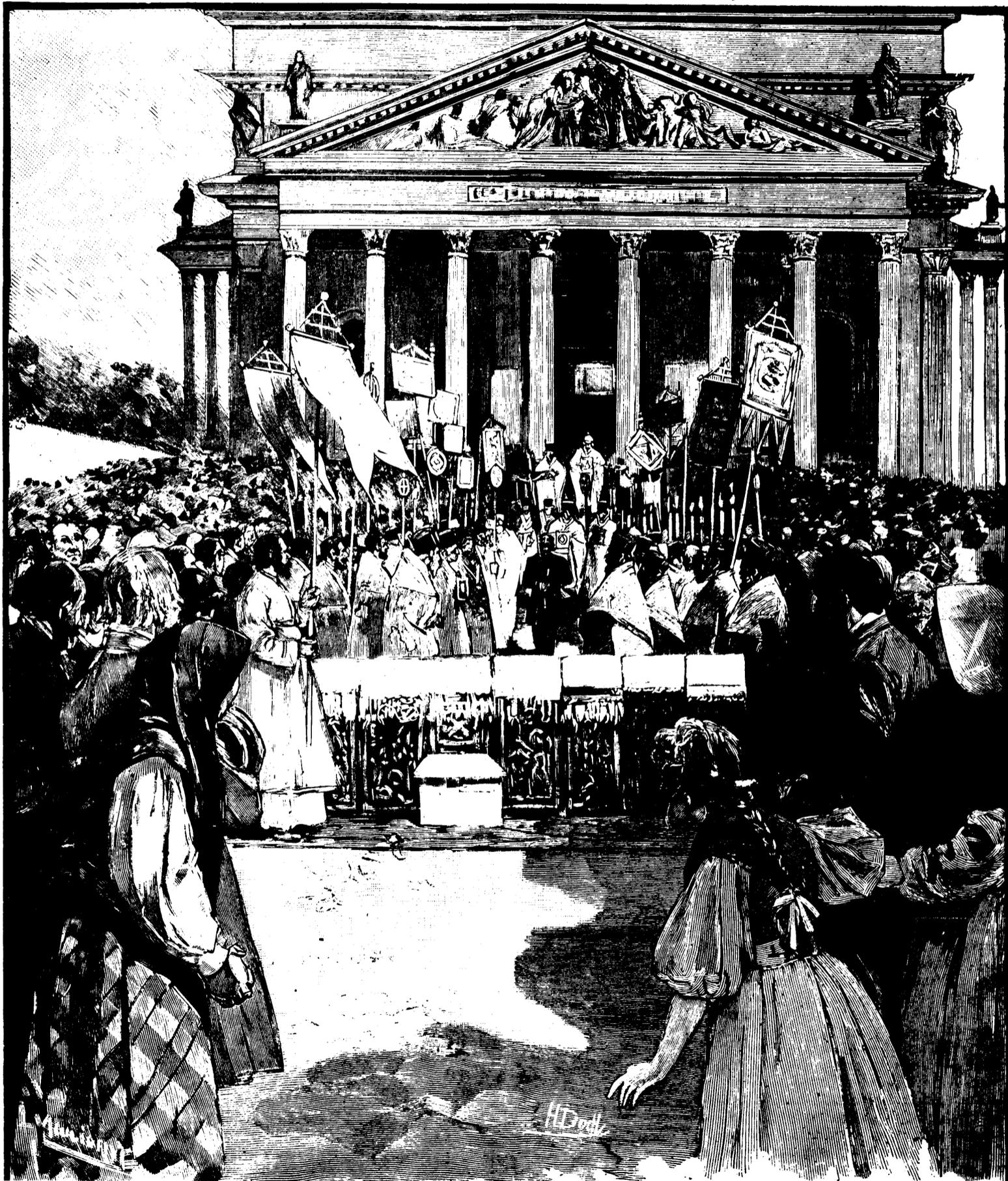
11^{ME} ANNEE No 538—SAMEDI, 25 AOUT 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



RUSSIE.—ÉGLISE DE SAINT-ISAAC : PRIÈRES PUBLIQUES POUR OBTENIR LA CESSATION DU CHOLÉRA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 25 AOUT 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Notre-Dame de Lourdes à Rigaud, par P. C. — Prières publiques en Russie. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ. — Le soir, par J. S. de Billars. — Lavaltrie (avec gravures). — La récompense, par Paul Cosseret. — Silhouettes : Mon voisin, par Decoucy. — Curiosités scientifiques — De l'amour-propre. — Primes du mois de juillet : Liste des réclamants. — Poésie : Nuit d'été, par Paul Bourget. — Nouvelle : Repentir, par François Tujague. — Actualité scientifique, par Ch. Marsillon. — Carnet de la cuisinière. — Le coin des enfants : Une visite à l'hôpital (avec gravure), par Eudoxie Dupuis. — Les jeux d'Écheos et de Dames. — Choses et autres — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Ribourg.

GRAVURES : Prières publiques pour obtenir la cessation du choléra en Russie. — A travers le Canada : Eglise de Lavaltrie ; Rigaud ; Notre-Dame de Lourdes et les alentours de la grotte ; La pièce de galets ; Région du Lac Saint-Jean : Le village de Saint-Raymond ; Ferme d'un paysan Canadien-Français ; La récolte à Sainte-Prime.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le grand événement du mois, à Montréal, a été la réunion des chefs de pompiers des États-Unis et du Canada.

Ils étaient sept cents venus de tous les points de l'Amérique du Nord et on arrivait facilement au nombre de mille en comptant les femmes et les enfants qui ont accompagné quel-

ques-uns d'entre eux.

Ces braves soldats, car ce sont de vrais soldats de l'armée du devoir, ont été reçus comme ils devaient l'être et Montréal a bien fait son devoir.

Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans cette réunion, c'est le côté sérieux, technique, pratique, car nombre des délégués y ont vu des travaux qui prouvent que les pompiers de notre époque forment un corps spécial et qu'ils ne ressemblent guère à ceux d'autrefois.

Certes, leurs devanciers ont bien eu leur mérite et l'histoire de nos cités a enregistré leurs exploits, leur dévouement, les noms de leurs martyrs, mais il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui leur importance et leur utilité a plus que doublé par suite des progrès effectués et parce qu'à leur courage ils ajoutent les méthodes scientifiques, raisonnées qui leur permettent d'accomplir des merveilles.

* * Il y a deux ans, je crois, j'ai fait déjà une chronique sur les pompiers, mais on peut en parler deux fois, sans se répéter, car le sujet est assez intéressant pour cela.

On a dû parler du passé et justement il se trouvait là un vétéran qui a pu rappeler bien des choses, M. Alfred Perry, qui, depuis soixante ans s'occupe de cette grande question de protection contre le feu.

Nous sommes loin du temps où l'on n'avait pas pompe à vapeur, ni même de pompe à bras et où l'on allait chercher de l'eau à la rivière avec des seaux, ou des tonneaux.

Il y a aujourd'hui dans Montréal seulement, 225 boîtes d'alarme, 30 milles de fils, deux cent dix mille tuyaux à eau, 2029 borne fontaines.

Le corps des pompiers est admirablement organisé et le chef Benoit qui le commande est certainement un des hommes les plus compétents dans sa profession de toute l'Amérique du nord.

* * Le pompier le plus extraordinaire, dont les écrivains aient fait mention, est à coup sûr Gulliver, que Swift a rendu immortel par le récit des aventures qu'il eût au pays de Lilliput.

L'anecdote est un peu... un peu gaaloise, pour un anglais, mais les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, et surtout ses lectrices, trop collet-monté, voudront bien ne pas lire les trente lignes suivantes, si ils ou elles ont peur de se trop scandaliser.

Je sais que c'est le meilleur moyen de faire lire par tous la prose de Swift, mais, au moins, on ne pourra pas me faire le reproche de ne pas avoir pris toutes les précautions voulues.

Gulliver se trouvait donc dans l'empire de Lilliput, quand l'aventure suivante lui arriva.

Je lui laisse la parole et la responsabilité toute entière de ce qu'il dit :

"J'eus alors occasion de rendre à Sa Majesté Impériale un service très signalé. Je fus un jour réveillé, sur le minuit, par les cris d'une foule de peuple assemblé à la porte de mon hôtel ; j'entendis le mot *burgum* répété plusieurs fois. Quelques-uns de la cour de l'empereur, s'ouvrant un passage à travers la foule, me prièrent de venir incessamment au palais, où l'appartement de l'impératrice était en feu, par la faute d'une de ses dames d'honneur, qui s'était endormie en lisant un poème (disent les uns, le journal de Tartempionval, disent les autres). Je me levai à l'instant et me transportai au palais avec assez de peine, sans néanmoins fouler personne aux pieds. Je trouvai qu'on avait déjà appliqué des échelles aux murailles de l'appartement et qu'on était bien fourni de seaux ; mais l'eau était assez éloignée. Ces seaux étaient environ de la grosseur d'un dé à coudre, et le pauvre peuple en fournissait avec toute la diligence qu'il pouvait. L'incendie commençait à croître, et un palais si magnifique aurait été infailliblement réduit en cendres si, par une présence d'esprit peu ordinaire, je ne me fusse tout à coup avisé d'un expédient. Le soir précéden, j'avais eu en grande abondance d'un vin blanc appelé *glimigrim*, qui vient d'une province de Blesfascu, et qui est très discrétive. Je me mis donc à... en si grande abondance, et j'appliquai l'eau si à propos et si adroitement aux endroits convenables, qu'en trois minutes le feu fut tout à fait éteint, et que le reste de ce superbe édifice, qui avait coûté des sommes immenses, fut préservé d'un fatal embrasement.

"J'ignorais si l'empereur me saurait gré du service que je venais de lui rendre ; car, par les lois fondamentales de l'empire, c'est un crime capital et digne de mort de faire pareille chose dans l'étendue du palais impérial ; mais je fus rassuré lorsque j'appris que Sa Majesté avait donné l'ordre au grand juge de m'expédier des lettres de grâce ; mais on apprit que l'impératrice, concevant la plus grande horreur de ce que je venais de faire, s'était transportée au côté le plus éloigné de la cour, et qu'elle était déterminée à ne jamais loger dans des appartements que j'avais osé souiller par une action malhonnête et impudente."

* * Cette anecdote est trop peu convenable

pour que je ne m'empresse de parler d'autre chose, sans toutefois abandonner le sujet.

Pourquoi les pompiers semblent-ils ignorer qu'ils ont un patron, puisque jamais, je crois, ils n'ont célébré sa fête à Montréal, à Québec et ailleurs, au Canada.

Ce patron, diacre et martyr, les pompiers le connaissent-ils seulement ?

Je ne le crois pas, et cependant il porte le nom du fleuve dont les eaux servent ici bien souvent à éteindre les incendies, puisque c'est saint Laurent !

Ce pauvre saint Laurent mérite cependant qu'on se souvienne un peu de lui, car il est mort brave ment, stoïquement au feu.

L'histoire nous dit que saint Laurent était trésorier de l'Eglise, lorsque l'empereur Dèce publia, en 258, un édit contre les chrétiens. Sommé par l'empereur de livrer les biens dont il avait la garde, il demanda quelques jours de délai, réunit une foule de pauvres et les montra en disant : "Voici les trésors de l'Eglise." Il fut alors arrêté par Valérien, préfet de Rome, et, conduit sur le Viminal, il y fut déchiré à coups de fouet, puis étendu sur un grill de fer au-dessus d'un feu ardent. Les bourreaux, dit la légende, le retournaient avec des fourches de fer, et Laurent dit à Valérien : "Apprends malheureux, que ces feux sont pour moi un rafraîchissement, mais c'est toi qu'attendent des supplices éternels. Le Seigneur sait que, accusé, je ne l'ai point renié ; interrogé, je l'ai confessé." Et, regardant l'empereur d'un air joyeux, il dit : "Ce côté est assez rôti ; fais moi retourner sur l'autre, tyran." Et il s'écria : "Je vous rends grâce, mon Dieu, parce que j'ai mérité d'entrer dans votre demeure." Et il rendit l'âme.

On célèbre sa fête le 10 août.

* * Les hôteliers pourraient se joindre aux pompiers pour fêter la Saint Laurent, car, si j'en crois les auteurs, et je ne vois pas pourquoi je n'ajouterais pas foi à ce qu'ils disent, le grand saint est aussi le patron des aubergistes.

Pourquoi ?

Est-ce par suite de l'habitude qu'on leur attribue, trop facilement j'aime à le supposer, qu'ils ont de baptiser les liquides qu'ils vendent, je l'ignore, mais c'est bien le patron commun des uns qui se servent d'eau douce pour éteindre les incendies et des autres qui servent l'eau de feu à leurs clients.

Que les deux corporations se souviennent donc de la date du 10 août.

* * Je trouve dans un journal de Montréal la dépêche suivante :

Boston, Mass., — Michael Walsh, trente-cinq ans, actuellement dans la maison de réforme du comté de Suffolk, pour vol, vient d'hériter d'une somme de \$75,000 que lui lègue son père mort à Québec.

On va essayer d'obtenir la grâce de Michael.

Pourquoi va-t-on essayer d'obtenir la grâce de ce voleur ? Parce qu'il hérite de \$75,000 !

Il faut avouer que la raison est assez singulière et, si elle est admise, il faudra en conclure que l'on ne pourra plus mettre en prison un homme riche de \$75,000.

* * Que de fois n'avons-nous pas entendu des personnes regretter de ne savoir ni lire ni écrire, et ajouter ces paroles pleines de regret : "Il est trop tard, maintenant, je suis trop vieux pour apprendre."

Il n'est jamais trop tard quand on veut, mais il faut vouloir.

Dernièrement, dans un petit village de France, il s'est passé un incident assez curieux à la distribution des prix aux élèves de l'école.

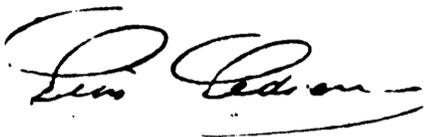
Au nombre des heureux ayant obtenu des récompenses, les assistants n'ont pas été peu surpris de voir nommer Mme Marie Battier, âgée de cinquante-cinq ans, qui s'est fièrement approchée pour recevoir la petite couronne traditionnelle et un superbe prix doré sur tranche.

Cette élève, sans doute la doyenne des écolières

de France, était absolument illétrée, lorsqu'elle résolut, l'an dernier, de recevoir l'instruction primaire.

Et, avec une persévérance extraordinaire et digne d'éloges, Mme Battier s'est bravement rendue à l'école chaque jour. Ses efforts ont été couronnés de succès, puisque actuellement elle est parvenue à lire très couramment, à connaître quelques notions de calcul ; enfin, elle peut écrire une lettre.

Cet exemple mérite d'être cité, il peut servir à plus d'un ancien ou une ancienne qui croit qu'il est trop tard pour aller à l'école.



NOTRE-DAME DE LOURDES A RIGAUD

(Voir gravures)

La semaine dernière a eu lieu un important pèlerinage au sanctuaire de Notre Dame de Lourdes à Rigaud. Rien de plus pittoresque que cette grotte charmante, placée à deux cents pieds au-dessus du niveau de la rivière, et qui est une reproduction du fameux et vénéré sanctuaire de France. On y accède par un vaste escalier, établi sur les assises énormes du rocher, formant en cet endroit comme des marches gigantesques. Une fois l'escalier gravi, on se trouve en présence d'un spectacle grandiose. Là, dans la grotte, s'élève l'image vénérée de la Vierge Immaculée. C'est Elle, c'est ce même air souriant, ces mains jointes pour implorer le pardon des pécheurs, ce rosaire béni, cette ceinture couleur du ciel...

Et, plus loin, Bernadette est en extase, tandis que, du sein des rochers jaillit la source d'eau marmarante et pure qui lavera jusqu'au souvenir des maux qu'elle aura touchés...

Près de la grotte se trouve une curiosité naturelle, appelée par les habitants du pays : "La pièce des guérets." C'est un vaste champ de quinze arpents de longueur environ, par quatre ou cinq de largeur et entouré d'arbres sur ses côtés. Une multitude de cailloux ronds de toutes les grosseurs recouvrent ce champ curieux jusqu'à une profondeur qu'on n'a pas encore pu déterminer.

Quel phénomène a produit ce singulier caprice de la nature ? Cet endroit fut-il jadis le fond d'un lac, d'une rivière, qu'un cataclysme aura subitement tari en en rehaussant le lit à cette hauteur prodigieuse ? Quelle langue nous dira le mystère qui engendra ce "champ des guérets," souvenir des grandes convulsions du sol, dans les profondeurs inconnues des époques géologiques ?

P. C.

PRIÈRES PUBLIQUES EN RUSSIE

(Voir gravure)

L'épidémie cholérique ayant fait des ravages assez sérieux en Russie durant les dernières semaines, des prières publiques ont été ordonnées par le clergé, afin d'obtenir du Ciel que le fléau soit détourné.

En ce pays de foi profonde où le sentiment religieux a de solides racines dans tous les cœurs, ces manifestations ont un caractère fort touchant, et déjà en d'autres circonstances nous en avons donné l'idée à nos lecteurs.

C'est à l'église Saint-Isaac, à Saint-Petersbourg, qu'a eu lieu cette cérémonie, à laquelle assistait une foule nombreuse et recueillie et qui empruntait un caractère fort pittoresque aux riches costumes des prêtres et au déploiement des bannières et des saintes images qui sont en usage dans la religion orthodoxe.



Santo Caserio, l'anarchiste assassin du président Carnot, a été guillotiné à Lyon, la semaine dernière. Il n'a pas montré, devant la mort, le courage de Vaillant et de Ravachol.

**

Les vaisseaux de guerre anglais la *Tourmaline*, la *Magicienne* et le *Partridge*, depuis quelque temps en rade de Québec, sont maintenant à Montréal.

**

La vieille cité de Champlain va avoir avant Montréal son chemin de fer élevé électrique. M. J.-U. Gregory, l'un des principaux promoteurs de l'entreprise, assure que les travaux vont être commencés avant l'hiver.

**

Pas grand chose de nouveau dans les mers de Chine et du Japon. On n'ose se fier aux dépêches. Cependant, on croit savoir qu'une flotte de huit navires chinois a pris la fuite devant les Japonais. Aucun engagement sérieux n'a eu lieu.

**

La ville de Brooklyn se trouvant dans une *dèche* profonde et ne pouvant rencontrer ses billets, a vu saisir par le shérif, le 15 courant, sa caisse municipale, ses bureaux, ses coffres fort et tout le mobilier de son trésorier !!! *Et nunc, Urbes, intelligite !*

**

A Londres, le 15 courant, une bombe fait explosion sur une place publique. On en ramasse les débris, et on trouve collé dessus un papier en lambeaux sur lequel on distingue encore cependant ces mots : "A la mémoire de Ravachol, Vaillant, Boardin et Santo."

**

Trois anarchistes ont été arrêtés en Italie sous l'accusation d'avoir formé le complot de faire périr à l'aide d'une bombe M. Crispi, premier ministre italien. En France, on découvre un complot semblable contre M. Dapuy, président du Conseil des Ministres.

**

M. Coquelin cadet vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. M. Coquelin est non seulement un grand artiste, mais encore un grand cœur. Pendant la guerre de 1870, il gagna la médaille militaire par la bravoure dont il fit preuve sur le champ de bataille, à Bazenville.

**

Mlle Marguerite Chiris, fille du sénateur Chiris, a épousé, la semaine dernière, M. Ernest Carnot, fils de feu le président. Les fiançailles de Mlle Chiris et de M. Carnot ont été annoncées le printemps dernier. Après l'assassinat du président les deux familles avaient décidé de remettre le mariage à l'hiver prochain ; mais Mme Carnot a changé d'idée et a demandé qu'il soit célébré à la date fixée en mars dernier. Seuls les parents et les amis ont assisté à la cérémonie.

**

Les nouvelles concernant la santé du pape sont toujours contradictoires. Ce qu'il y a de certain,

c'est que plus que jamais les cabinets européens se préoccupent de l'éventualité qui devra tôt ou tard concentrer tous les regards sur le Vatican. L'Allemagne et l'Autriche font savoir déjà au Sacré Collège, par le ministère de leurs organes officiels, que leurs préférences sont acquises au cardinal Galimberti, d'abord, et après lui au cardinal Vautelli.

**

L'Angleterre est en train de devenir le plus grand refuge d'anarchistes qu'il y ait au monde. Elle accueille généreusement ces misérables proscrits par tous les gouvernements civilisés. Le gouvernement, interpellé à ce sujet, a déclaré que les lois actuelles étaient suffisantes pour la sûreté de l'empire. C'est une fort belle réponse, mais que l'Angleterre se défie des serpents qu'elle réchauffe ainsi dans son sein.

**

Montréal est en fête, à l'occasion de la réception de la grande convention des pompiers américains. Promenades, revues, banquets, tout est mis en œuvre. Les postes sont magnifiquement décorés. Plus de six cents chefs de pompiers venus de tous les points des États-Unis sont en ce moment nos hôtes. Nous souhaitons la bienvenue à tous ces braves soldats du feu, et nous nous ferons un devoir d'illustrer, dans notre numéro prochain, les principaux épisodes de leur voyage ici.

**

Nous accusons réception du *Guide du colon*. Ce nouveau volume, publié par le département des Terres de la Couronne, sous la direction de l'hon. M. Flynn, est appelé à rendre les plus grands services aux colons se dirigeant vers notre beau pays. Plus complet que les autres publications du genre, il renferme une foule de renseignements précieux et fera connaître sous leur véritable jour la qualité et la valeur des terrains mis en vente par la Couronne.

Nous offrons à l'hon. M. Flynn nos félicitations et nos remerciements pour son gracieux envoi.

LE SOIR

Apollon descend lentement à l'horizon ; les derniers feux qu'il projette sur la terre couronnent celle-ci d'un immense diadème aux dentelures d'or. Les nuages rouges et dorés qui drapent le ciel, reçoivent encore le reflet des rayons du soleil. Mais à mesure que l'astre du jour se voile, les nues passent par gradation du rouge au rose, du rose au jaune, et enfin, "les derniers lambeaux d'un blanc lumineux, vont s'éteindre à côté de la première étoile."

Les oiseaux ont interrompu leur harmonieux concert. L'oreille ne saisit plus que les soupirs mourants de la brise, à travers le feuillage. Toutes les fleurs relèvent alors leur calice hameçonné et encensent leur créateur du parfum le plus suave.

Mais tout à coup, Phœbé paraît en reine, déployant son riche manteau argenté. Les nues bleues semblent la caresser, pendant que les étoiles lui font la cour. Au palais de Phœbé il y a fête ; sur terre, l'ombre et le silence succèdent au jour et à la vie !

Ah ! qu'il est grand ce silence et comme Tu l'as fait doux et paisible, ô Dieu ! afin de ne pas troubler le repos de ta faible mais sublime créature ! Il me semble que ce calme du soir fasse mieux monter vers Toi mon humble prière et que Tu l'entends mieux ; il me semble qu'à Ton tour, Tu me parles au cœur. Tu fis, je crois, ton soleil d'or pour éclairer l'immensité de Ton œuvre ; mais Tu fis le soir, avec son astre argenté, pour nous laisser prier... et rêver !

J. S. DE BILLARS.

La vie que nous trouvons trop courte se compose de beaucoup de journées que nous trouvons trop longues. — OCTAVE FEUILLET.

On a souvent des ennemis qu'on ne mérite pas ; on a presque toujours les amis qu'on mérite. — VALBERT.

LAVALTRIE

Le 21 juillet dernier, quelques Montréalais nolisèrent le yacht à vapeur *Ariel*, pour faire une excursion sur le Saint-Laurent. Le voyage fut on ne peut plus heureux. Les excursionnistes visitèrent plusieurs des villages échelonnés le long du fleuve et prirent le dîner à Lavaltrie ; ils n'eurent qu'à se féliciter de l'accueil qu'ils reçurent partout.

Prirent part à l'excursion MM. A. Deguise, H. Dafort, T. Dabreuil, E. Danjou, G. Dafort, L. Arcand, E. Bonneville, G.-A. Dumont, J.-N. Laprès, T. Vaillancourt, W. Damont, O. Généreux, A. Amyot, L.-J. Gaboury, G. Viger, L. Goltman et M. Dionne.

Durant le voyage, M. Laprès prit quelques vues photographiques que nous sommes heureux de publier dans cette même page. Dans une de ces vues, nous voyons l'église paroissiale de Lavaltrie, et dans l'autre le groupe des excursionnistes.—ZED.

LA RÉCOMPENSE



—Tit père !... Tchou !... Tchou !... Tchou !...

Et le jeune André, baby de quatre ans, fils de l'aiguilleur du poste-cabine 26, gonflait ses petites joues et, de son mieux, imitait la locomotive, tout en montrant le train qui débouchait du tunnel.

Le père sourit à l'enfant et baécala le pesant levier de l'aiguille.

Le convoi qui devait faire "voie libre" à l'express attenda s'engager, grâce à cette manœuvre, sur la ligne de garage, longue tout au plus de sept cents pieds et aboutissant à un fort botoir enfoui sous un monticule de glaise.

C'était un train de bestiaux, un de ces lugubres trains noirs marchant à grand bruit de ferrailles et de chaînes et qui sont affectés au transport des bêtes d'abattoir. Sur leurs wagons, on lit cependant : "Hommes, 32 ; chevaux, 8. Ce qui veut dire qu'en cas de mobilisation ils serviront et conduiront l'autre viande à carnage : les hommes, à cette autre boucherie : la guerre.

André, qui n'avait point,—et pour cause,—d'aussi philosophiques pensées, salua de cris joyeux l'interminable convoi ; la machine stoppa au botoir, le mécanicien et le chauffeur, devant stationner une heure, descendirent, bourrèrent leur pipe, tout en retirant d'un panier d'osier quelques victuailles, deux verres et un litre.

André s'approcha.

Il était bien connu de ces hommes à serre-tête de toile et à grosses lunettes, qui autrefois lui faisaient bien peur et que maintenant il aimait bien.

Il était aimé d'eux aussi, tout comme son père, le brave Didier, dont on n'ignorait point l'histoire et qui était sympathique à tous. Didier, son congé militaire en poche, était entré à la compagnie ; il promit, quand on lui confia l'aiguillage du poste 26, de faire son devoir en soldat. Depuis lors, jamais il n'avait encouru la moindre réprimande, jamais il n'avait manqué à l'accomplissement de sa tâche pourtant bien rude, et c'est dans l'estime de ses chefs, dans l'affection de ses camarades qu'il trouvait sa seule récompense. Lorsque après deux ans de mariage il avait perdu sa femme, mettant au monde le petit André, chacun s'était intéressé au père et au gamin, et ce dernier devint "enfant de l'équipe."

* *

—Tiens ! dit le mécanicien du train de bestiaux, voilà le gosse à Didier.... Viens ici, mon fiston !

—Tchou !... Tchou !... Tchou !... fit l'enfant en tournant autour des hommes.

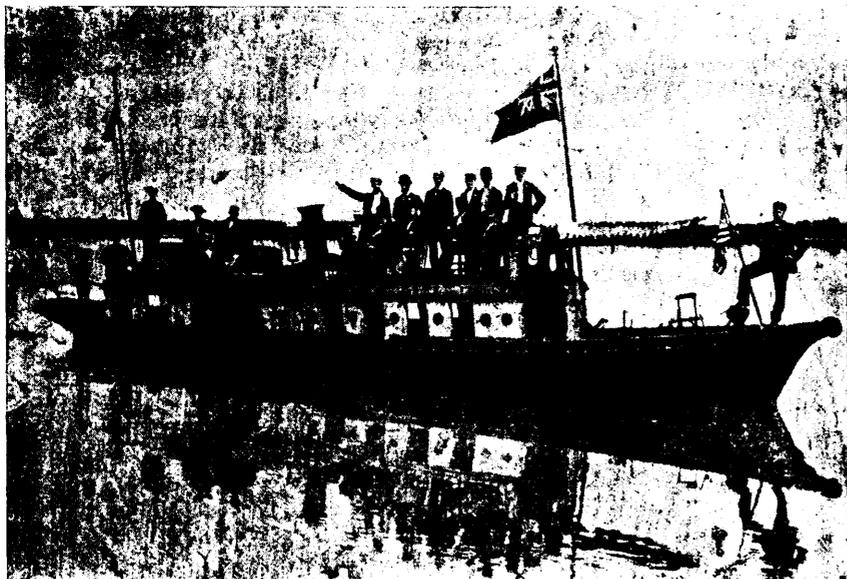
Le chauffeur étendit ses bras noircis ; André, tout rieur, s'y précipita.

—Ah !... je te tiens ! dit l'homme.

—Dix minutes d'arrêt.... buffet.... reprit le mécanicien. André, tu vas casser la croûte comme un grand !

—Comme papa, dit l'enfant.

Et les braves gens s'amusèrent à lui voir tremper, avec la gravité réfléchie des



UN PARTI D'EXCURSIONNISTES MONTRÉALAIS A BORD DU YACHT "ARIEL"



L'ÉGLISE DE LAVALTRIE

tout petits, des morceaux de pain dans une verrée de piccolo. Ce fut une explosion de gros rire et de franche gaieté.

Cela dura quelques temps, et les deux ouvriers remontèrent sur leur machine ; ils embrassèrent André, qui se mit à courir dans la direction du poste 26.

De la cabane d'aiguillage, Didier le guettait : il avait vu toute la scène d'un œil attentif et attendri.

—Bon petit gars, pensait-il.... Ça fera un rude luron.... on le mettra dans le métier.... et, qui sait ? s'il veut travailler, peut-être à Châlons.... et de là.... il pourra à son tour monter sur la "bécane".... André, viens vite, mon chéri !

Et Didier avait élevé la voix pour rappeler l'enfant au loin, il venait d'entendre deux stridents coups de sifflet. C'était l'express qui s'annonçait.

Le gamin répondit :

—Oui.... tit père.

Mais, par une fatalité incompréhensible, au lieu de suivre le chemin de garage il prit sa course par la ligne montante, entre ces deux rails de fer où le train venait à toute vitesse....

Le père sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et comprit qu'André était perdu....

Il l'appela par deux fois ; l'enfant n'entendait pas et continuait sa course, poursuivi et rattrapé par la machine hurlante.

Didier eut alors l'instinctive pensée qu'il avait en main le salut de son fils.

Le train, en effet, arrivait à l'aiguillage ! une manœuvre du levier et l'express, au lieu de continuer sa route en écrasant l'enfant, dérailait sur la voie de garage.

Comme un fou, il saisit le bras du levier et s'apprêta à l'abattre, quand il eut par avance la vision terrifiante de la catastrophe qu'il allait provoquer ; de ce train qui, sûr de la route, venant à toute vapeur, allait se briser dans un formidable fracas ; des hurlements d'effroi et de douleur des victimes broyées par centaines....

L'amour paternel est si fort que Didier put hésiter une seconde ; mais bientôt, d'un ton surhumain, ou il y avait de l'héroïsme, de la folie et de la rage, il s'écria :

—Mon devoir !... avant tout !...

Et il n'abattit pas le levier de l'aiguille.

Le train passa comme un éclair.

Quand Didier se précipita pour recueillir ce qui pouvait rester du cadavre de son fils, quel ne fut pas son étonnement de voir l'enfant se lever et lui crier :

—Tit père !... Tchou !... Tchou !... Tchou !... et éclater en sanglots.

L'effroi éprouvé par le bambin l'avait sauvé.

Il était tombé entre les rails, immobilisé par la peur, et le train avait passé sans lui faire de mal.

La belle conduite de Didier, certifiée par le mécanicien et le chauffeur du train de marchandises, lui vaut aujourd'hui de porter une médaille à la boutonnière de son bourgeois.

—C'est très bien, dit-il, et j'en suis fier ! mais ma véritable récompense c'est d'entendre toujours mon petit me crier : "Tit père !... Tchou !... Tchou !"

PAUL COSSERET.

SILHOUETTES

MON VOISIN

Des voisins, quelle engeance !

Si vous en avez plusieurs,—à droite, à gauche, en face, de l'autre côté de la rue, peut être même au fond de votre cœur,—je vous plains ! De quel côté que vous vous tourniez, vous êtes épié, surveillé et... jugé sans pitié.

Depuis l'heure où vos contrevents s'entr'ouvrent, jusqu'à l'heure de l'extinction de vos feux, vous avez été hier, vous êtes aujourd'hui et vous serez demain la proie de leurs langues qui vous habitent ou vous déshabillent à leur guise, de leurs yeux qui scrutent vos moindres gestes et de leur ouïe qui recueille scrupuleusement vos paroles, sans compter les mille et une suppositions—pas une de moins—dont vous êtes l'inconsciente victime.

Après tout, ne serait-ce pas entre eux et vous à charge de revanche ! Donc que celui qui est sans péché leur jette la première pierre.

Pourtant, il est une exception ; aussi confirmée-elle la règle générale. Laissez moi vous conter en deux mots cette chose rare.

Il y a de par le monde un homme qui habite une toute petite maison faisant encoche dans un grand jardin. Le mur mitoyen qui le sépare est juste assez haut pour soutenir sa modeste treille et permettre au soleil de la dorer, en même temps qu'il emplît de lumière et de gaieté sa corbeille de fleurs.

Elle est grande comme ma main, cette corbeille, mais il l'encombre à la faire déborder de rosiers, de pensées ou de géraniums, suivant la saison, car il aime les fleurs, ce brave homme. Cette douce passion le délaisse de ses travaux ; il quitte son bureau pour son parterre et *vice versa*.

Toute sa vie se résume dans cette règle dont il ne s'écarte jamais : Travailler et faire le bien.

Pour sa femme, son fils et sa vieille mère qui occupe au foyer la place d'honneur, il travaille sans relâche. Et ses nombreux obligés pourraient ici confirmer mon dire, si la reconnaissance était une vertu moins rare.

Lorsqu'on lui parle de son voisin, il ne sait rien, lui qui sait tant de choses de par son métier d'homme d'affaires. Que lui importe ce qui entre à côté ou ce qui en sort : les petits points malveillants peuvent échouer à sa porte : en passant le seuil, jamais.

—Son nom, demandez-vous ?

—Non point. Vous ne voudriez pas m'obliger à le froisser, moi qui n'ai qu'à me louer de lui.

Devinez-vous maintenant quel lien nous unit ?

—Parbleu, oui, ce voisin modèle, unique en son genre, est... le mien, ne vous déplaît.

Il y a parfois des heures où je convoite sa bi-coque qu'un coup de pioche jetterait par terre ; elle obstrue un coin de mon horizon.

Voilà le vilain côté du Moi humain : "Ta me gênes, dit-il, va-t'en."

Vous révoltez-vous, il vous ferme la bouche en vous jetant son or à la face.—Va, je te la payerai plus qu'elle ne vaut.—Et finalement, vous empêchez l'or et l'insulte.

A ces pensées je me sens rougir ; pourraient-elles être miennes ?

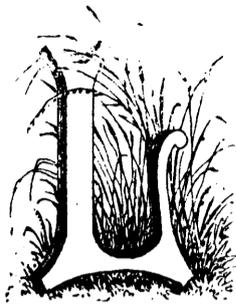
—Non, ne craignez rien ; avec "mon Voisin" il n'en sera jamais ainsi, j'ai pour lui trop d'estime.

Mon voisin est et restera "mon Voisin" aussi longtemps qu'il aura pour devise : "Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit."

DECOUCY.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

LES RESEMBLANCES ENTRE ÉPOUX



A Société de photographie de Genève s'est livrée, depuis une trentaine d'années, à des observations physiologiques qu'elle a résumées ainsi : Deux époux arrivés à un certain âge, après avoir vécu ensemble une longue série d'années, ayant des idées communes, de la sympathie l'un pour l'autre et soumis aux mêmes conditions d'existence,

finissent par se ressembler physiquement.

Dans vingt-quatre cas la ressemblance a été plus grande entre mari et femme qu'entre frère et sœur, et dans trente cas aussi grande.

M. Mathias Duval, le savant anthropologiste, auquel un journaliste a demandé quelques renseignements sur ce curieux phénomène, a répondu :

—Le fait est facilement explicable. Il est hors de doute que les conditions physiques ont une action sur la physionomie. La physionomie des êtres n'est pas immuablement fixe, elle peut, au contraire, être modifiée, suivant les conditions d'existence de cet être et du milieu dans lequel il vit. Lâchez un cheval d'une race, dans une île, où vit une autre race de chevaux, vivant d'une façon différente, le type du premier se modifiera, il finira par ressembler plus ou moins aux chevaux qui l'entourent.

De même pour l'homme : qu'un marin, naufragé, aborde dans un pays habité par des sauvages. S'il réussit à vivre au milieu d'eux, à s'acclimater, il arrivera un moment où il aura dans la physionomie quelque chose du type sauvage.

Les traits physiologiques sont le résultat de phénomènes physiques. Des paysans, vivant dans les champs côte à côte, ont tous un air de ressemblance. Occupez aux travaux agricoles en même temps que d'autres paysannes, une femme venue de la ville, elle perdra peu à peu ce qui la différenciail, et, au bout d'un certain laps de temps, elle ne présentera plus de grandes différences avec ses compagnes. Inversement, une femme de la campagne, envoyée dans la ville, perdra quelque chose de son type pour prendre celui des citadines.

Voyez les Parisiennes, elles sont venues de toutes les parties de la France ; à leur arrivée dans la capitale, elles avaient le type breton, flamand, picard, languedocien, provençal. Quelques années après, elles n'ont point perdu entièrement leur type, mais il s'est profondément modifié.

On a fait en Amérique à ce sujet de très curieuses expériences ; on a photographié des centaines de personnes, habitant un même milieu, on les a réduites à un type qui ressemblait bien à chaque personne photographiée.

Donc l'action des éléments physiques est indiscutable. Le phénomène observé par la société de photographie de Genève présente un double caractère, ajoutant à l'action physique l'action morale ; mais cette action morale se manifeste par des moyens physiques.

Ainsi deux époux vivent depuis longtemps ensemble ; ils sont soumis aux mêmes conditions, ils vivent dans le même milieu ; s'ils ont de l'affection l'un pour l'autre, ils finissent par avoir des idées communes et une commune sympathie.

Tout d'abord, les conditions climatiques influent également sur eux ; la femme est du Nord, l'homme du Midi, le ménage habite la Provence. La femme branira et ce sera déjà un premier trait de ressemblance avec son époux ; la qualité de l'air qu'ils aspireront tous les deux leur créera une nouvelle ressemblance ; habitant en pleine campagne, en un endroit élevé et sain, ils auront même figure de santé, même air de fraîcheur ; habitant, au contraire, un quartier malpropre où l'air manquera et sera vicié, il auront tous deux un teint fatigué, anémié.

Si, à ces causes physiques s'ajoutent les causes morales, si les deux époux ont des idées communes ce qui se produira, en vivant ensemble, ils auront

une même manière de sentir, ils seront également affectés par les mêmes événements. Une douleur qu'ils ressentiront tous deux, aura sur leur physionomie la même action déprimante ; s'ils souffrent beaucoup, leurs traits seront dirigés du haut en bas et en dedans ; si, au contraire, ils passent une existence joyeuse, si le rire tient une large place dans leur vie, alors les traits seront, au contraire, dirigés de bas en haut et en dehors.

Les rides leur viendront en même temps, enfin toutes les circonstances dont est remplie la vie, exerceront sur leur physionomie une action similaire.

Essent-ils eu au premier jour de leur mariage des physionomies très dissemblables, la vie commune, les sensations communes, finiront par modifier leurs types et par les rapprocher.

Ces modifications, auxquelles sont soumis deux êtres vivant ensemble, expliquent que dans un certain nombre de cas, vingt-quatre, la société de photographie de Genève ait trouvé plus de ressemblance entre mari et femme qu'entre frère et sœur. Tant que le frère et la sœur ont vécu ensemble au sein de la famille, outre la ressemblance produite par la vie commune, par les sensations communes. Du jour où ils ont été séparés, cette dernière ressemblance a été changée et c'est la nouvelle produite par la vie avec l'époux qui l'a remplacée.

Tout cela doit rester, bien entendu, dans la généralité, c'est la règle, mais elle souffre nombre d'exceptions qui ne changent rien au principe.

DE L'AMOUR-PROPRE

CONSEILS AUX JEUNES PERSONNES

De tous les défauts à éviter, jeunes filles, un des principaux est l'excès d'amour-propre. Il vous fait exagérer votre mérite comme vos talents, vous aveugle sur vos défauts, et vous indispose contre ceux qui, par affection, vous les font apercevoir. En outre, il gêne votre caractère, et ne vous fait rechercher que ceux qui vous adulent ; de sorte qu'une femme aimable et douce par nature, devient par ce seul vice, acariâtre, revêche ; et dans la persuasion de son excellence, elle taxe d'envie, de haine ou d'injustice, ceux qui l'aiment assez pour l'avertir de ses défauts. En un mot, sa vanité fait son malheur puisqu'elle aveugle sa raison et trouble son repos ; de plus, elle se fait air, et ses meilleurs amis l'abandonnent, faute de pouvoir longtemps supporter ses ridicules, ses emportements, et les caprices de son humeur.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—G. A. Desjardins, 1313, rue St-Catherine ; E. B. Dumouchel & Cie, 55, rue St-Dominique ; J. L. R. Mercier, 363, rue St-Catherine ; Eustache LaRue 187, rue St-Hubert ; J. A. Charland, 25, rue St-Jacques ; Delle Blanche Boismenu, 575, rue St-Laurent.

Pointe St-Charles.—N. Patenaude, 16, rue Chateauguay.

Ste-Cunégonde.—Joachim Coutu, 308, rue Richelieu.

St-Henri de Montréal.—L. H. Bouchard, 3639, rue Notre-Dame.

Québec.—Pierre Lacroix, 764, rue Champlain ; Dame Joseph Boivin, 94, rue des Commissaires ; Napoléon Terreau, 85, rue DesCarrières ; C. Deslauriers, rue St-Louis, Club Union ; Raoul Jobin, 41, rue Bédard St-Sauveur ; Dame F. Morency, 150, rue de la Chapelle, St-Roch ; Eugène Lessard, 39, rue de la Reines St-Roch ; J. B. Duplain, 30, rue St-Flavien ; A. G. Omer, 29, rue Richelieu ; Joseph Matte, 144, rue St-Olivier.

Ottawa.—A. Laurencelle, employé au journal "Le Canada."

Trois-Pistoles.—Dr. F. J. Langlois.

Laurentides.—A. Blouin.

Joliette.—Adolphe Magnan, N. P.

Trois-Rivières.—P. L. Carignan.

Terrebonne.—W. Joubert.

Durham-Sud.—Delle Céline Grondin.

Belœil village.—M. l'abbé J. A. Gravel.

Glen-Robertson, Ont.—Delle Marie M. Séguin.

Notre-Dame de Lourdes, N. W. T.—Alex. Couture.

Boston, Mass.—Félix Chevalier.



LE VILLAGE DE SAINT-RAYMOND



SAINT-PRIME : FERME D'UN PAYSAN CANADIEN-FRANÇAIS



A TRAVERS LE CANADA.—REGION DU LAC SAINT-JEAN : LA RÉCOLTE A SAINT-PRIME



LA PIÈCE DE GUÉRITS



A TRAVERS LE CANADA.—BIGAUD : NOTRE-DAME DE LOURDES ET LES ALENTOURS DE LA GROTTÉ

NUIT D'ÉTÉ

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose !

O nuit, ô douce nuit d'été, qui fais fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches !

O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguit le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas.
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante !

PAUL BOURGET.



REPENTIR



LES Duchet pouvait avoir vingt-cinq ans ; mais une calvitie précoce, des traits fatigués et une pâleur maladive le vieillissaient considérablement. Il avait d'ailleurs dans le regard une expression de tristesse qui donnait à sa physionomie sympathique un cachet de souffrance morale. Bien qu'encore au matin de la vie, il avait dû déjà traverser des orages au souffle desquels s'étaient envolés, avec son bonheur, les insouciances et les vivacités de la jeunesse. Des souvenirs douloureux — tragiques peut-être, —

semblaient par moments secouer tout son être. Il y avait, à coup sûr, quelque secret poignant dans son existence tourmentée.

Duchet était arrivé à la Nouvelle-Orléans dépourvu de ressources, et en sa qualité d'indigent, avait sollicité l'aide d'une société française de charité dont l'auteur de ce véridique récit était alors président. Quelques secours, accompagnés d'un accueil cordial, nous valurent sa confiance, mais sans parvenir à lui rendre la gaieté.

Un jour, Duchet, plus sombre encore que d'ordinaire, se présente à notre bureau, et, après s'être assuré qu'aucune oreille indiscrete ne pouvait recueillir ses paroles :

— Je viens, nous dit-il, vous faire des confidences graves. Peut-être, lorsque vous m'aurez entendu, aurai-je perdu votre estime ; peut-être me jugerez-vous indigne de votre bienveillance, mais du moins, en m'épénchant, j'aurai dans une certaine mesure soulagé ma conscience d'un poids qui m'écrase, d'un remords qui me rend le plus misérable des hommes.

« Veuillez, ajouta-t-il d'une voix tremblante, écouter le récit de mon crime ; car c'est un crime que j'ai commis. Vous déciderez ensuite de mon sort. . . je ne tiendrai plus à la vie.

« Je suis né à S. . . , petit village des Vosges. J'avais pour compagne de mon enfance une jolie voisine, deux ans plus jeune que moi. Nos jeux au milieu des champs, sous l'œil attendri de nos mères, veuves toutes deux, firent notre bonheur jusqu'à l'âge où l'école nous réclama. Mes études m'obligèrent à quitter le toit paternel ; mais j'y revenais une fois l'an, à mes vacances, et à chacune de mes visites j'y retrouvais ma chère Marguerite, qui, de son côté, fréquentait une pension du voisinage.

« Notre affection mutuelle restait toujours aussi

vive. Avec quelle joie nous reprenions nos ébats, si longtemps interrompus par notre éloignement ! Mais nous grandissions, et ce qui d'abord n'avait été qu'une bonne et franche amitié prit, avec les années, le caractère d'un sentiment plus doux qui devait naturellement aboutir à notre mariage.

« Permettez-moi de glisser sur nos innocentes amours. Je ne puis songer, sans un serrement de cœur, à cette époque si heureuse de ma vie. . .

« Nos désirs étaient, d'ailleurs, partagés par nos mères. D'avance, elles se réjouissaient de l'union projetée de leurs enfants, — les seuls que la mort ne leur eût pas enlevés, — et qui devaient, selon l'expression populaire, leur servir de bâton de vieillesse, tout en leur ménageant la joie de voir s'ajouter à leur petite famille une nouvelle génération.

« Notre mariage fut définitivement fixé à l'année suivante. Pour un événement de cette importance, on se prépare de loin dans nos campagnes. Tandis que les mamans s'entretenaient du trousseau et des mille détails du futur ménage, Marguerite et moi, penchés l'un vers l'autre, les yeux perdus dans le ciel bleu, nous nous murmurions à l'oreille toutes nos impatiences de bonheur. Les jours d'attente nous semblaient doubles, et pour avancer la grande date, nous aurions, sans regret, consenti à voir abrégé notre existence. . . Extase qui, pour moi, ne devait pas avoir de lendemain !

* *

« C'était en 1870. Je touchais à ma vingt-et-unième année. La France envahie appelait toute la jeunesse sous les armes. Comme tous mes amis du village, je me sentis pris d'une véritable fureur patriotique. Bien qu'exempté du service militaire, étant fils unique de veuve, je suppliai ma mère de me permettre d'aller défendre mon pays. Ma résolution pouvait briser mon avenir ; elle pouvait terminer d'une façon tragique mes projets de félicité ; mais toute hésitation me semblait interdite en face de l'immense calamité qui frappait notre chère France ! . . .

« Je m'arrachai avec douleur, mais résolument, des bras de ma mère éplorée. Marguerite aussi versa des larmes. Les dangers que j'allais courir désolaient ma charmante fiancée, que son désespoir rendait encore plus chère et plus belle à mes yeux. Elle m'attacha au cou une médaille de la Vierge, en me disant :

« — Cette image te portera bonheur. . . Va, puisque tu le veux ; mais reviens vite, je t'attends !

« Un dernier et chaste baiser scella nos serments de tendresse et de fidélité.

« Je partis en compagnie de cinq jeunes villageois, parmi lesquels figurait Jacques Dormont, un camarade de collège, épris, lui aussi, de Marguerite, mais qui jusqu'alors n'avait montré que très discrètement sa passion. Son amitié pour moi, prétendait-il, lui faisait vaincre son amour.

« Tous nous fîmes enrôlés dans le même régiment, et chacun de nous ne songea plus qu'à faire son devoir.

* *

« Je ne vous raconterai pas nos combats où, pour ma part, je reçus deux légères blessures. Je ne vous dirai pas, non plus, nos privations et nos fatigues. J'ai hâte d'arriver à la fin de ma triste histoire.

« Tout l'héroïsme de nos soldats aboutit, comme on sait, à la capitulation de Sedan. Notre régiment, avec le reste de l'armée, vaincue par la trahison, — encore plus que par l'ennemi, — s'en alla prisonnier en Allemagne.

« Je me retrouvai avec Jacques dans une casemate de la forteresse de W. . . Nos quatre autres villageois étaient restés sur les champs de bataille. . . Que n'eus-je le même sort !

« A peine installés dans notre étroit, humide et sombre logement, nous commençâmes, mon camarade et moi, à élaborer un plan d'évasion.

« La guerre se continuait. La France pouvait utiliser nos bras et nos poitrines. L'espoir d'un triomphe final pour elle n'avait pas encore absolument disparu. C'était notre avis ; c'était le mien, dans tous les cas. Je voulais recommencer la

lutte et ne demander qu'après la victoire à Marguerite la récompense de mon dévouement à la patrie.

« Et puis, la brutalité des soldats allemands à notre garde nous faisait vivement désirer de ne plus vivre en leur désagréable compagnie.

« Notre petit complot avait des chances de succès. Nous avions étudié les habitudes des sentinelles et constaté dans le service certaines irrégularités. Les heures des rondes, la direction des patrouilles avaient été soigneusement notées. Des nuits sans lune vinrent se joindre à nos probabilités de réussite.

« Ne pouvant songer à percer les formidables parois de la forteresse, il fut convenu que nous profiterions d'un relâchement de vigilance pour nous glisser hors de notre casemate et tenter, à la faveur de l'obscurité, de parvenir sur les remparts. Pour la descente, nos ceintures rouges de villageois que nous avions dissimulées sous l'uniforme, devaient être d'un précieux secours, — tout au moins pour l'un de nous deux.

« L'heure de la délivrance nous parut enfin avoir sonné. C'était vers deux heures du matin. Les ténèbres étaient opaques. Le pas lourd et cadencé des factionnaires ne se faisait plus entendre. — « Voici le moment ; . . . courage ! » dis-je tout bas, à mon ami Jacques. Nous parvîmes, sans être découverts, sur le parapet, et aucun soldat n'était en vue.

« Mais là nous attendait une difficulté grave. Où attacher nos ceintures ? Le parapet n'offrait aucune saillie propre à cet usage. Cependant les minutes étaient précieuses. Le bruit lointain des rondes arrivait jusqu'à nous. A tout instant, nous pouvions être surpris. Sauter des remparts très élevés, c'était faire un plongeon dans la mort. L'un de nous devait se sacrifier. J'étais le plus agile et le plus robuste. Je proposai à mon camarade de l'aider à descendre au moyen de nos deux ceintures nouées bout à bout, et dont j'enroulerais autour de mon poignet l'une des extrémités. Jacques accepta mon idée avec un empressement qui d'abord me parut tout naturel. En ce qui me concernait, j'espérais que les aspérités assez accentuées du mur, et les petites ouvertures qui se trouvaient sur mon passage, me fourniraient des points d'appui suffisants, sinon pour arriver au sol, au moins pour amortir ma chute.

« Jacques parvint, sain et sauf, au fossé extérieur : il était libre. A mon tour, je commençai ma descente ; mais j'avais trop présumé de mes forces. Mes doigts meurtris et saignants lâchèrent prise ; je tombai, comme une masse, au pied du mur, étourdi par ma chute, et une jambe fracturée.

« Le bruit de mon corps s'aplatissant sur le sol, le cri involontaire que m'arracha la douleur, donnèrent l'éveil à la sentinelle, qui déchargea son arme dans ma direction. A cette détonation, le poste accourut ; on fit jouer les éclaireurs électriques, et je ne tardai pas à être découvert. Je fus réintégré, sans connaissance, dans la casemate ; puis, à la vue de ma jambe pendante, transporté à l'infirmerie.

« Lorsque je repris mes sens, le chirurgien, qui parlait français, me déclara qu'il fallait m'amputer, et m'indiqua du doigt les outils prêts à me mordre les chairs.

« — Docteur, lui répondis-je, je préfère mourir. La seule prière que je vous adresse, c'est de ne pas chercher à prolonger mes souffrances en allongeant ma vie. Faites-moi grâce de vos remèdes, comme de vos instruments de torture. Plutôt mort qu'infirme !

« Le chirurgien garda le silence, et réfléchit un moment. Il procéda à un nouvel examen ; puis, sur un signe de lui, je vis un de ses aides apporter un appareil de fracture. Mon sang froid m'avait sauvé la jambe. Trois mois de soins me remirent sur pied. Le docteur, qui d'abord m'avait paru si cruel, me procura dans la suite que je m'étais mépris sur la nature de ses sentiments.

« Mais la justice militaire — qui n'est pas tendre et qui ne perd jamais ses droits — m'attendait à ma guérison. Je m'entendis condamner à six mois de forteresse, « d'abord, disait l'arrêt, pour avoir essayé de me soustraire à ma captivité, en-

suite pour avoir contribué à l'évasion d'un autre prisonnier."

"On ajouta plus tard deux ans de la même peine, pour une seconde tentative d'évasion (malheureusement inutile) et des réflexions insuffisamment respectueuses, que je m'étais permises à l'adresse de l'empereur Guillaume Ier, le glorieux bourreau de ma chère patrie. J'avais, sans m'en douter, commis le crime de lèse-majesté. Bien que je n'eusse jamais montré à l'égard des Allemands une affection bien vive, on aurait dit qu'ils ne voulaient plus me lâcher.

* *

"Et Jacques, qu'était-il devenu ? Je ne l'avais point vu reparaître ; je n'avais pas, non plus, entendu dire qu'il eût été atteint par le coup de feu de la sentinelle : j'en conclus qu'il avait pu regagner la France.

"Après ma chute, sa fuite, dont il m'était redevable, me parut d'abord peu généreuse. Devait-il m'abandonner sans secours dans ce fossé où je m'étais effondré pour sa délivrance ? A sa place, il me semblait que je n'aurais pas voulu faire seul. Mais l'amour de la liberté, me disais-je, peut imposer silence à tout autre sentiment. Je lui prêtai aussi, pour justifier sa lâcheté, un mobile patriotique. Il se sera dit, pensais-je, que la France aurait au moins retrouvé un combattant. J'ai le croyais retourné sous les drapeaux... Naïve illusion de l'amitié !

"Pendant ma longue détention, tout rapport avec l'extérieur me fut interdit. Je fus tenu au secret, comme si le sort du nouvel empire d'Allemagne devait être mis en danger par mes indiscrétions.

"Je ne pus correspondre ni avec ma pauvre mère, ni avec Marguerite. Pendant près de trois ans, elles devaient ignorer si j'étais encore de ce monde, et cette réquisition fut la cause de mes malheurs.

"L'absence de nouvelles des deux être que je chérissais plus que ma vie, rendait plus douloureuse encore mon interminable captivité.

"—Marguerite m'a juré de m'être fidèle, me disais-je souvent ; mais si elle m'a cru mort, que sera-t-il arrivé ?...

"La pensée que, moi vivant, elle pouvait être à un autre, faisait sourdre en mon âme d'épouvantables colères. Je connus alors toutes les violences de la jalousie ; je compris que cette passion pouvait m'aveugler au point de m'ôter tout sentiment humain. C'est en craignant de perdre Marguerite, que je découvris combien je l'aimais. Mon amour, qui avait la profondeur d'un abîme, pouvait, selon la nature des événements qui m'attendaient, me rendre le plus heureux des mortels, ou me précipiter dans un gouffre de fureurs et de remords.

* *

"Lorsqu'enfin je vis, en 1873, s'ouvrir devant moi les lourdes portes de ma prison, la guerre était depuis longtemps terminée ; mais les ruines qu'elle avait accumulées sur notre sol étaient encore visibles. La désolation qui régnait sur les différents théâtres de la lutte,—que je dus traverser pour regagner le toit paternel,—me serra le cœur, et je versai des larmes abondantes en apprenant, par surcroît, (car je l'ignorais) la perte de nos deux provinces.

"Je me consolais avec l'espoir de trouver l'oubli de ces horreurs dans l'affection de ma mère et l'amour de ma fiancée, devenue ma femme ; et je me promettaient d'élever nos enfants dans la haine de l'implacable envahisseur.

"C'est au milieu d'une vive émotion que je revis le clocher de mon village. Partagé entre la crainte et l'espérance, je hâtai le pas, tout en me demandant si je n'arriverais pas trop tard pour être heureux,—ou trop tôt pour apprendre un malheur.

"Sachant qu'une joie trop vive peut être mortelle, de même qu'une trop grande douleur, je voulus, avant de me jeter dans les bras de ma mère, lui faire annoncer mon retour par un de nos voisins. J'entraî, dans ce but, chez un ami de ma

famille. A ma vue, le digne homme donna des signes d'une profonde surprise.

"—Eh quoi ! C'est-il vous ? On vous croyait mort depuis longtemps. Votre mère en a eu un grand chagrin.... Je crois bien que c'est même ce qui l'a tuée !....

"—Taée !.... Ma mère est morte ? m'écriai-je en sanglotant.

"—Oui bien ; voilà tantôt deux ans et demi. La pauvre femme ne cessait de répéter votre nom, et de maudire la guerre et les Prussiens, en pleurant à fendre l'âme.

"Le brave homme me fit alors le récit de ce qui s'était passé. Jacques, après son évasion, était revenu au pays. Il avait raconté à ma mère le drame dont il avait été l'un des acteurs. Caché, pour m'attendre, dans le voisinage de la forteresse, avait-il dit, il m'avait vu tomber ; la sentinelle avait fait feu sur moi ; les soldats du poste étaient venus ramasser mon corps inanimé. J'étais donc mort. Quant à lui, ne pouvant m'être d'aucun secours il n'avait plus songé qu'à son salut.

"—Et Marguerite ?... demandai-je avec hésitation et d'horribles battements de cœur.

Elle aussi vous a bien pleuré ; mais enfin il a bien fallu qu'elle se console. C'est Jacques qui s'est chargé de sécher ses larmes....

"—Jacques.... dites-vous ?

"—Oui, il s'est marié avec Marguerite. Ils ont même un petit enfant, un vrai bijou.

"—Malheur à moi !.... Malheur à lui !.... marmurai-je, éperdu.

"—Marguerite ne voulait point, reprit mon compatriote. Elle s'entêtait à vous attendre. Elle ne faisait de croire que vous fussiez mort. Elle remettait de mois en mois le mariage. Mais, avec le temps, ne vous voyant pas revenir, et vivement pressée par Jacques, qui soutenait avoir vu votre cadavre, elle a fini par dire : oui, mais sans paraître heureuse.

"Chaque parole du villageois était un coup de poignard, dont la pointe acérée m'entraînait profondément au cœur et le déchirait."

FRANÇOIS TULAGUE

(La fin au prochain numéro)

ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE

LIONS, TIGRES, ÉLÉPHANTS ET SOURIS

Un naturaliste américain très connu, le Dr Greenwald, a voulu, au commencement de ce mois, élucider une question des plus intéressantes. Il s'agissait de s'assurer si, comme on le prétend, les animaux féroces lions et tigres et aussi les éléphants éprouvent une frayeur instinctive à la seule vue d'une souris ou d'un rat. Les directeurs de l'importante ménagerie de *Barnum et Bayley*, en ce moment à Bridgeport, Connecticut, États-Unis d'Amérique, lui avaient donné l'autorisation de procéder à cette expérience auprès de leurs pensionnaires. La revue américaine *Landandwater* à laquelle nous empruntons les renseignements très curieux qui suivent, rend compte tout au long de ces étonnantes constatations.

On avait au préalable entouré l'extérieur des cages d'un treillage métallique afin d'empêcher les souris et les rats que l'on devait introduire auprès des animaux, de s'esquiver. Le Dr Greenwald s'adressa d'abord aux lions. Dans une cage renfermant six lions et lionnes de belle venue, sommeillant tranquillement, il lança une petite souris. A peine ce rongeur avait-il touché le sol, que les animaux féroces, rugissant de frayeur, bondirent en tous sens cherchant à s'échapper et se couant terriblement leurs barreaux.

Cependant, au bout d'un moment, ils parvinrent à se calmer un peu et alors une lionne plus hardie que ses compagnons de captivité s'approcha avec précaution de la souris pour la flairer. Aussi effrayé que les lions, le rongeur, croyant sans doute à une attaque, mordit la bête féroce aux naseaux en lui faisant pousser un gémissement de douleur. Aussitôt la sarabande infernale recommença de plus belle et ne cessa que lorsqu'on parvint à retirer la souris.

Dans une cage voisine se trouvait un tigre royal capturé depuis quelques mois à peine et d'un caractère indomptable et méchant. Le Dr Greenwald introduit près de lui un rat commun. Ce dernier, sans provocation de la part du tigre qui, au contraire, à sa vue, s'était réfugié dans un coin s'élança sur le félin et le mordit au cou. Le tigre, sous l'empire d'une frayeur folle, bondissait en proie à une extrême fureur d'un bout à l'autre de sa cage dès que le rat faisait mine de s'approcher de lui. Il mordait les barreaux à pleines dents, cherchant à les arracher et à se frayer un passage pour échapper à une nouvelle attaque de son misérable ennemi. Cela dura tout le temps qu'on laissa le rat en présence du tigre ; la surexcitation de l'animal se continua pendant plus d'une demi-heure encore.

La ménagerie possédait en outre, plusieurs couples de pumas, de loups et d'hyènes. On introduisit successivement dans leurs cages des souris et des rats. Les pumas, avant que ces intrus aient eu le temps de faire un mouvement, se précipitèrent sur eux et les tuèrent. Les loups et les hyènes firent de même et n'hésitèrent pas à dévorer leurs victimes. Mais aucun de ces animaux ne manifesta de colère ou de frayeur. A diverses reprises on recommença l'expérience et chaque fois les mêmes faits se reproduisirent. Ils semblaient tous considérer la présence de ces rongeurs comme une bonne aubaine qui s'offrait à eux, ayant tant ainsi le menu de leurs repas.

Restaient les éléphants. Tous, à l'exception d'un seul dressé en liberté depuis longtemps, secouant leurs trompes et leurs larges oreilles, dès que M. Greenwald eut glissé deux souris dans leur enclos, se mirent à s'agiter avec fureur, tirant sur les chaînes qui les entravaient, autant qu'ils le pouvaient, pour s'éloigner des nouveaux venus. L'éléphant apprivoisé, au contraire, se borna à regarder quelques instants les souris qui allaient et venaient, puis s'avançant tranquillement vers elles, il les écrasa sous ses énormes pieds. Par trois fois, il recommença le même manège, tandis que les autres pachydermes, de plus en plus épouvantés et furieux, menaçaient de tout briser.

Une surexcitation extraordinaire, s'était, au cours de ces curieuses expériences, propagée chez tous les pensionnaires de la ménagerie, à tel point que les directeurs durent s'opposer, par crainte d'un accident, à leur continuation.

CH. MARSILLON.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Matelotte de poulet et d'anguille.—Coupez et préparez un poulet comme pour une fricassée ; faites-le cuire entre deux bardes de lard avec bouillon, et beaucoup de petits oignons ; mettez dans une autre casserole une anguille coupée par morceaux, une demi-bouteille de vin, un bouquet garni et la sauce dans laquelle a cuit le poulet ; faites cuire l'anguille et réduire à peu de sauce. Dressez dans un plat les morceaux de poulet et d'anguille, les petits oignons, des croutons poissés au beurre et servez avec la sauce dessus. Si vous avez des écrevisses à votre disposition vous pourrez en garnir votre plat.

Oufs brésiliens.—Prenez une douzaine d'œufs dont vous enlevez soigneusement tous les blancs ; les jaunes placés dans un vase doivent être fortement battus ; on y ajoute une ou deux cuillerées d'eau froide afin qu'ils soient moins épais, puis on les verse dans un sirop de sucre en ébullition ; ils doivent cuire ainsi trois à quatre minutes. On les retire pour laisser réchauffer le sirop, et lorsqu'il a acquis une certaine consistance on y plonge les œufs et on retire le tout pour le verser sur un compotier. Ces œufs ne doivent être mangés que complètement froids.

On peut selon son goût les parfumer avec de la vanille ou des clous de girofle que l'on fait cuire dans le sirop.



UNE VISITE A L'HOPITAL

C'est jeudi : le jour où il est permis aux parents de venir voir leurs enfants malades.

La longue rangée de lits blancs s'aligne contre les murs nus, et sur chaque oreiller repose une petite tête pâle.

Pauvres petits ! Ils n'ont pas comme vous, quand ils sont malades, une mère, une sœur pour les soigner, pour s'empressez autour de leur lit, pour veiller sur leurs besoins, pour prévenir, deviner leur moindre désir.

Pas d'objets gais et récréants pour reposer leurs yeux, leur inspirer des idées riantes, des idées d'espérance, de guérison prochaine !

On ne s'efforce pas, par de tendres paroles, de leur faire trouver moins amer le breuvage qui doit amener la guérison ; on ne s'ingénie pas à chercher un moyen pour le leur faire prendre s'ils s'y refusent.

Ce n'est pas qu'on soit dur avec eux, et plus d'une fois une bonne religieuse leur murmure à l'oreille des paroles d'encouragement.

— Bois, mon petit, pour l'amour de ta mère, qui sera si heureuse de te voir guéri !

Mais cela ne vaut pas les baisers, les caresses qu'on vous prodigue, heureux enfants, quand vous souffrez du moindre bobo.

Songez-y, pour être reconnaissants à vos parents, si bons et si tendres, de ce qu'ils font pour vous, et aussi à Dieu qui vous les a donnés.

Songez-y, et, en vous disant que d'autres enfants comme vous souffrent dans un lit d'hôpital, supportez avec plus de courage les maux que le Ciel vous envoie.

C'est jeudi. Le père de Gilles Mallard a quitté son ouvrage pour venir embrasser son enfant.

Le pauvre petit est bien faible ; une soif ardente le dévore ; de temps en temps il trempe ses lèvres desséchées dans un pot de tisane, posé sur une petite table, à la tête de son lit ; mais, plus souvent encore, le courage lui manque pour aller chercher ce faible soulagement.

Un éclair de joie s'est répandu sur sa figure quand il a reconnu son père.

— Eh bien ! mon garçon, dit Mallard, comment te trouves-tu aujourd'hui ?

— Pas bien ; pas bien du tout, et je sens que je vais mourir.

— Mourir, mon enfant, dit l'ouvrier, que ces mots frappent dououreusement au cœur, mais en affectant une confiance que, hélas ! il n'a pas ; mourir ! quand la sœur vient de me dire que tu allais mieux ; beaucoup mieux !

— Je vais mourir ! je le sens ! répéta l'enfant, et auparavant, papa, il faut que je te fasse une confession.

— Une confession ?

— Oai, pour que je répare ma faute, ou pour mieux dire pour que tu la réparas à ma place.

— Qu'est-ce donc ?

— Depuis que je suis ici, je ne fais qu'y penser : toute la journée, cela me revient à l'esprit ; toute la nuit je l'ai devant les yeux !

— Calme-toi, mon garçon, dit le père, voyant l'enfant s'animer de plus en plus et le feu de la fièvre aviver ses pommettes rouges.

— Me calmer ! quand j'ai une pareille faute sur la conscience !

— Une faute !

— Oai ; une faute honteuse.... J'ai volé.

— Volé ! toi !

— Oai, volé !

— Volé ! répéta le père avec accablement. Volé ! qui aurait jamais cru !... Enfin ! le prin-

cipal c'est, comme tu dis, de réparer le mal que tu as fait. Dis moi la somme....

— La somme ?

— Oai, la somme.... Oh ! si j'aurais jamais supposé pareille chose !... La somme que tu as prise, pour que je la rende.

— La somme ! répéta l'enfant une seconde fois ; il n'y a pas de somme.... Avez-vous pu penser que votre fils ait pris de l'argent à quelqu'un ?... Mais j'ai volé cependant, car j'ai dérobé à un autre ce qui lui appartenait bien légitimement.

— Mais quoi donc ?

— Rapproche-toi, papa, et écoute.

— Il y a un mois ou deux, je ne sais pas au juste ; enfin c'était la veille du jour où je suis tombé malade, il y avait composition de calcul à l'école. C'était une règle.... je ne sais plus comment on l'appelle, quoique j'aie faite et refaite cent fois en idée depuis ce jour, mais c'était une règle très difficile.... On nous avait posé le problème le matin, et nous devions le rendre à la rentrée en classe. J'avais pour voisin Anatole Bouchard ; tu sais, ce petit.... qui est toujours le premier en calcul....

— Oai ; eh bien ?

— Cela me faisait enrager qu'il fût toujours premier ; tu m'avais promis, si je l'étais à mon tour, de me faire un cadeau ; de me donner ce beau couteau à deux lames dont j'avais tant envie.



— Eh bien ! tu as été premier et tu as eu le couteau.

— J'ai volé tous les deux, le couteau et la place, dit Gilles d'une voix défaillante.

— J'avais essayé, reprit-il après une pause d'un moment, de résoudre le problème : je n'en venais pas à bout.... Oh ! que de fois je l'ai fait depuis : toutes les nuits les chiffres dansent devant mes yeux ; mais, ce jour-là, c'est inutilement que j'en retournais les termes dans ma tête ; j'avais couvert mon cahier de gribouillages, sans parvenir à rien ; alors.... Oh ! c'est bien mal ce que j'ai fait là ; pendant la récréation....

— Pendant la récréation ?....

— Je me suis glissé sans être vu dans le corridor ; la porte de la classe était fermée ; je suis passé par la fenêtre, et....

— Et ?....

— J'ai pris la feuille sur laquelle Anatole avait fait son devoir.

— Et tu l'as copié ?

— Ce n'est pas tout.

— Pas tout ?

— Non.... Oh ! je ne pourrai jamais dire ce que j'ai fait, tant c'est mal !

— Eh bien ? ne le dis pas, mon ami, répliqua le père, désireux, dans l'état où il voyait son fils, de lui épargner un aveu cruel.

— Si ! il faut que je le dise, reprit l'enfant avec force ; je ne veux pas m'en aller dans l'autre monde avec un pareil crime sur la conscience !

— Un crime ! mon enfant !

— Oai ; un crime, et je veux faire auparavant tout ce que je pourrai pour le réparer.

— Je ne me suis pas contenté de copier le devoir d'Anatole : j'ai encore changé des chiffres à ses règles, faisant en deux endroits des 9 avec les zéros si bien que....

— En effet, ce n'est pas pas bien ce que tu as fait là, dit le père, mais pourtant....

— Pas bien ! papa ! Dis que c'est très mal que c'est un vol !

— Un vol !

— Ne lui ai-je pas enlevé le prix ? car tu sais, les compositions comptent pour les prix. Ne l'ai-je pas privé de l'honneur de s'entendre nommer à la distribution ? Peut-être son père lui avait-il promis, à lui aussi, quelque objet dont il avait bien envie, comme moi du couteau, s'il était premier. Et il ne l'a pas été ; et ses parents, au lieu de lui faire des compliments, lui ont peut-être fait des reproches.

— Ne lui ai-je pas volé tous les avantages qu'il devait tirer de son travail ?

— Eh bien, mon garçon, quand tu seras guéri tout a fait....

— Guéri ! je ne guérirai pas ; je te dis, papa, que je vais mourir !... Aussi je veux réparer, autant qu'il est en mon pouvoir, le mal que j'ai fait. Le beau couteau à deux lames que tu m'as acheté....

— Ce couteau ?

— Tu le donneras de ma part à Anatole, en lui racontant tout ce que je viens de te dire.

— Je lui remettrai le couteau, comme un souvenir de toi ; mais où est la nécessité de lui dire ?...

— Oai, oui ; c'est nécessaire ; il faut que ses parents, que le maître, que les camarades mêmes sachent que c'est lui qui avait mérité le prix, et que, s'il ne l'a pas eu, c'est qu'il s'est trouvé un voleur pour le lui dérober.

— Je ferai ce que tu veux, dit le père ; mais toi, promets moi de ne plus penser à tout cela.

— Maintenant que ma faute sera rachetée, j'y penserai encore, mais je ne serai plus si malheureux, puisque j'aurai fait tout ce qui est en mon pouvoir pour me la faire pardonner ; mais toi, ajouta-t-il en passant son bras autour du cou de son père qui se baissait pour l'embrasser, me pardonnes-tu ?

— Mon cher petit !... dit l'ouvrier.

— Toi qui es si droit, si honnête, penser que tu as un fils qui s'est rendu coupable d'une si vilaine action !

Le père ne répondit qu'en laissant tomber deux larmes brûlantes sur le front de l'enfant.

— Et le bon Dieu, crois-tu qu'il me pardonne ?

— Le bon Dieu, c'est un père aussi !... dit l'ouvrier.

En ce moment, la cloche avertissait les parents que l'heure de la visite était terminée. Mallard donna un baiser au petit malade et sortit, l'âme navrée, en se demandant s'il le reverrait encore une fois. Cette exaltation qu'il avait montrée, l'animation avec laquelle il parlait, les remords extrêmes que lui causait sa faute, l'ardeur qu'il voulait mettre à la réparer, tout cela n'étaient ce pas des indices qu'il allait bientôt quitter ce monde ?

L'enfant était bien malade, en effet, si malade, que la religieuse qui surveillait la salle n'avait pas cra devoir interrompre la conversation prolongée qu'il avait eue avec son père, quelque fatigue qu'elle pût amener, en se disant que, presque sûrement condamné comme il l'était, il ne servait à rien de le priver de la consolation suprême de ce dernier épanchement. Sans qu'elle s'en doutât, elle ne pouvait agir dans un sens plus favorable. Le poids qui chargeait la conscience du pauvre garçon, poids que son état de faiblesse rendait encore plus lourd, contribuait, en l'agitant, à entretenir en lui la fièvre. Son aveu, en tranquillisant l'esprit, avait eu une influence heureuse sur le corps. Le lendemain, à la visite du matin, le médecin fut tout étonné de constater un mieux sensible dans l'état du malade, et le dimanche suivant, l'ouvrier qui s'attendait à peine à trouver son enfant vivant apprît avec joie qu'il était hors de danger.

Quelques semaines plus tard, Gilles remettait lui-même à Anatole son beau couteau, et les deux jeunes garçons nouaient les liens d'une amitié que le temps devait resserrer.

CHOSSES ET AUTRES

—Jusqu'à présent 1,800 pères de famille ont bénéficié de la loi Mercier accordant cent acres de terre à tout père de douze enfants vivants.

—Dans la Nouvelle-Ecosse, la récolte du foin et de l'avoine sera d'une bonne moyenne; celle des pommes de terre, au-dessous de la moyenne et celle des fruits, un peu au-dessus.

—Sur les instances de M. l'abbé Morin, l'apôtre de la colonisation au Nord-Ouest, la banque Jacques-Cartier a résolu d'établir une succursale à Edmonton, le grand centre canadien.

—Il y a à Bruxelles, un industriel original qui se charge de "culotter" les pipes en écume de mer, avec de la fumée, par un moyen mécanique et se fait payer \$2 par pipe ainsi "culottée."

—La parole prononcée dans la conversation ordinaire peut-être distinguée à une distance de 400 pieds, même quand l'air est parfaitement calme. Une puissante voix humaine parlant sur le vent peut se faire entendre à 15,840 pieds, mais sans distinction de modulations.

—Des expériences couronnées de succès ont eu lieu sous les auspices du gouvernement russe pour le transport des dépêches par les faucons. Ceux-ci portent de plus gros poids que les pigeons et, étant bons combattants, sont moins sujets que les pigeons à devenir la proie d'autres oiseaux.

—M. le curé Dignan, de Windsor Mills, P. Q., vient de faire un rapport des statistiques recueillies au cours de sa visite de la paroisse. En 1893 il y avait à la campagne 83 familles; en 1894, il y en avait 114. Le nombre de familles dans le village en 1893 était de 303; en 1894, il est de 372. Le nombre de catholiques à la campagne est de 600 et au village, de 1,281.

—The power of gold, le grand mélodrame à effets scéniques, voilà ce que le Royal annonce cette semaine. C'est là une pièce pleine d'intérêt et des plus mouvementées. On y fait de main de maître la peinture de la vie chez les Anglais.

Le riche et le pauvre s'y coudoient et s'y traitent tout comme dans la vie. A signaler la scène de la mansarde d'un ouvrier londonien, l'asile des aliénés de Saint-Hilda, le workhouse et l'hospice des Enfants Trouvés. Ces toiles sont des croquis pris d'après nature.

VIENT DE PARAITRE

Le "Drame de l'Hôtel Waronoff" par Marie Maréchal, auteur de nombreux ouvrages auxquels le public a toujours fait le meilleur accueil.

Le "Drame de l'Hôtel Waronoff" est l'histoire émouvante d'un amour pur brisé par un de ces crimes monstrueux que provoque trop souvent l'appât des grandes fortunes.

Ce volume est le septième de la série de La Bonne Littérature française, et est en vente au complet dans tous les dépôts de journaux pour 10 cts seulement. Leprohon et Leprohon, 25, rue St-Gabriel, Montréal.

En vente à Québec chez M. Cha. Vaillancourt, 82, rue St-Joseph, M. Béland, 276 rue St-Jean et M. Filteau, libraire, rue Badaide etc., etc.

LES ECHECS

ECHECS ET JOUEURS D'ECHECS

Le vrai maître se reconnaît à ce que, loin de rapetisser ceux qui lui sont supérieurs, il ne parle d'eux qu'avec une animation toujours croissante.

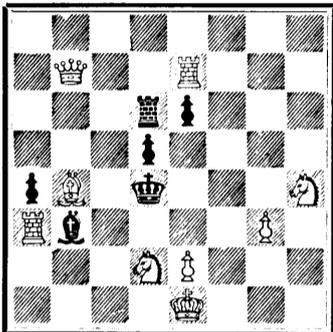
Dans une partie, ne donne jamais un bon conseil. S'il est faible, il ne le comprendra pas; s'il est fort, il n'en tiendra pas compte.

Pratique sans théorie vaut mieux que théorie sans pratique.

L'issue d'une partie nous prouve souvent que notre dédain n'était que de la présomption.

PROBLEME No 166

Composé par Mlle Lillian Baird
Noirs.—6 pièces



Blancs.—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 165

Blancs	Noirs
1 T 3 F	1 R pr C
2 T 4 F, échec	2 R 4 R
3 C 3 D, mat.	
	Si :
2 C (1 F) 2 R	1 R 4 R
3 T 3 R, mat.	2 R 5 R

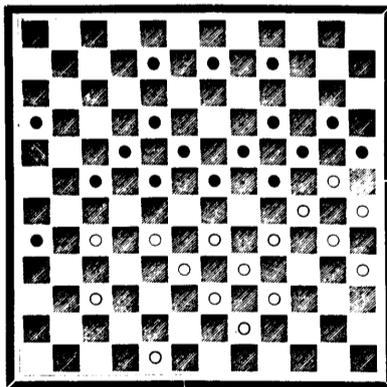
LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 150

Partie gagnée par M. E. Saint-Maurice, en 1892, contre un amateur de Saint-P... auquel il faisait avantage d'un pion.

M. L...., Saint-P....

Noirs.—17 pièces



Blancs.—16 pièces

M. E. Saint-Maurice, Montréal
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 148

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
32	25	43	19
28	20	56	43
47	41	16	55
20	13	19	8
34	27	55	9
40	35	29	40
36	29	23	47
48	41	47	36
42	1 gagnent.		

Solutions justes par M. A. Campbell, Sainte-Cunégonde.

La Vigueur des Cheveux d'AYER

Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit:

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à griser et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des Cheveux d'Ayer mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent de tomber. Ça et là une application a depuis conservé ma chevelure en bonne condition."

—Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des Cheveux d'Ayer et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une pousse rapide de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." — Mrs. A. WEBER, Polymia St., New Orleans, La.

La Vigueur DES CHEVEUX d'AYER

Préparée par le

Dr. J. C. AYER & Cie., Lowell, Mass., U. S. A.

Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER
Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Boisecours, Montréal.
Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE
La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES
De quatre, six et douze mois
Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."

60 JOURS
Excursions pour les Colons
A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

19 Juin—Bons pour revenir jusqu'au	11 Août
19 Juin— " " " " "	18 Août
26 Juin— " " " " "	25 Août
17 Juill.— " " " " "	15 Sept.

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine	\$28.00
Reston	
Estavan	
Binscarth	
Moosomin	
Regina	\$30.00
Moosejaw	
Yorkton	
Prince Albert	\$35.00
Calgary	
Red Deer	\$40.00
Edmonton	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COTÉ SUD DE LA RUE ST-JACQUES

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY
126 w. 25th STREET, NEW-YORK
SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment: Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.
Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés

RENE RAVAU
ARTISTE-PEINTRE
4, Rue St-Laurent

Résidence privée:
156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité: Adresses enluminées

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
Architectes et évaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(Bleek Barron)
VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER
Téléphone no 2118.



LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

La fête de Marly, qui se tient autour de la pièce d'eau dite l'Abreuvoir, rayonnait dans les alentours.

La chaussée qui borde la Seine et la berge elle-même présentaient une grande animation ; le flux et reflux des promeneurs se prolongeaient au delà de Bougival.

Le fleuve était sillonné par une flottille de barques que des canotiers aux bras nus faisaient glisser sous le mouvement cadencé des rames, pendant qu'à l'avant et à l'arrière, de jeunes dames mêlaient à la teinte verdâtre de l'eau des éclatantes couleurs de leurs corsages et de leurs ombrelles.

Deux jeunes gens, descendus à pied de Saint Germain, passaient souriants à travers cette cohue.

Ils pouvaient avoir vingt-six ou vingt-sept ans l'un et l'autre et étaient tous deux de fort beaux garçons, mais d'une beauté toute différente.

L'un, un peu plus grand que son camarade, avec la physionomie un peu froide, grave même, le front haut et large, de grands yeux noirs d'une expression pensive. Une barbe brune, soyeuse, encadrait un visage au teint mat dont les lignes étaient d'une correction parfaite. Rien dans cette belle tête n'éveillait l'idée de pose et de pédantisme, mais les traits accusaient une nature réfléchie, l'habitude des travaux sérieux.

Le corps mince et souple était élégamment serré dans une redingote complètement boutonnée ; le pantalon de couleur sombre tombait sur un pied bien cambré et d'une finesse aristocratique ; les mains, également petites, étaient soigneusement gantées.

Son compagnon ne manquait pas non plus de distinction, mais toute sa personne était empreinte d'un certain abandon, d'un laisser aller qui, d'ailleurs, ne manquait pas de charme.

Sa taille aussi était bien proportionnée. Les traits étaient plus mobiles que ceux de son camarade ; l'œil avait quelque chose de plus vif, de plus pétillant. La bouche plus souriante était surmontée d'une fine moustache ; une mouche couvrait le pî du menton à fossettes.

L'ensemble du visage révélait un caractère spontané, se livrant facilement à ses impressions, tandis que chez l'autre il y avait habitude de les concentrer.

Même contraste dans la toilette : la cravate de soie négligemment nouée autour d'un cou souple, resté à découvert, flottait sur un gilet de couleur gaie. Une jaquette de fantaisie d'une coupe irréprochable modelait les formes d'un corps aux grâces presque féminines. Le laisser aller de ses mouvements faisait encore ressortir la tenue plus sévère de son compagnon.

Dans l'un on devinait un savant, dans l'autre un artiste. Et si l'on avait eu quelque doute sur la qualité de ce dernier, un carton qu'il avait sous son bras, contenant du papier à dessin et des crayons, l'eût dissipé.

Le premier de ces jeunes gens était Lucien Delteil, l'ingénieur qui déjà, avait franchi victorieusement les premières étapes de sa carrière.

Le second était Paul Lebrun, le peintre récemment arrivé de Rome où il avait tenu et au-delà les promesses de ses débuts.

Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle joie s'étaient revus les deux amis d'enfance et combien ils étaient heureux de cette première promenade qu'ils faisaient ensemble aux environs de Paris.

Paul paraissait prendre grand plaisir aux ébats de cette foule parisienne qui apporte la même ardeur aux amusements des jours de liberté qu'aux exigences du travail pendant la semaine, et il faisait des observations piquantes sur les différents types qui s'offraient à sa vue.

Lucien goûtait moins le charme de ces réunions bruyantes ; mais il aimait trop l'artiste pour lui laisser voir qu'il y éprouvait de l'ennui.

Il voyait Paul si heureux de se retrouver en France, de cette gaieté autour de lui, si heureux surtout de cette promenade que lui-même, Lucien, avait proposée !

Bientôt, cependant, après s'être proménés sur la place de la fête et avoir assisté à une parade de saltimbanques, qui avaient fait beaucoup rire l'artiste, ils ressentirent le même désir d'aller chercher un endroit plus calme où ils pussent causer en toute liberté.

S'éloignant de la foule, ils s'engagèrent dans le chemin du Cœur Volant, ombragé par de beaux arbres qui couronnent la hauteur, et ne tardèrent pas à se trouver près de l'aqueduc, dit de Marly, et à atteindre les premières maisons de Louveciennes.

— Quelle heure est-il ? demanda l'artiste.

— Bien tôt six heures et demie, répondit l'ingénieur, ayant consulté sa montre.

— Alors, mon cher Lucien, tâchons de trouver par ici un endroit pour dîner, je me sens l'estomac dans les talons.

— Tu as raison, mon ami ; il s'agit donc de trouver un restaurant.

Sur leur chemin, ils passèrent devant plusieurs boutiques de marchands de vins-traiteurs. De nombreux consommateurs étaient installés devant les portes et dans les salles. Certes, personne n'était plus qu'eux exempt de morgue aristocratique et de dédain pour les travailleurs, ouvriers et paysans qui formaient la clientèle de ces établissements, mais ils ne voulaient pas être troublés dans leur causerie par un bruyant voisinage.

Ils poursuivirent leurs recherches et parvinrent à découvrir un restaurant où des tonnelles, séparées les unes des autres par des rideaux de climats et de vigne vierge, avaient des tables couvertes de nappes très blanches.

Ils entrèrent dans un de ces bosquets, et Paul, qui en toutes choses paraissait prendre l'initiative, appela le garçon auquel il commanda le dîner.

— Je vois, dit en souriant Lucien, que tu te sens en appétit.

— Oui, le bonheur est un excellent apéritif, et je crois bien ne m'être jamais trouvé aussi heureux qu'aujourd'hui. Pense donc, mon cher Lucien, me retrouver sur le sol natal après cinq longues années d'exil, c'est comme pour le prisonnier la liberté rendue, l'épanouissement de la vie succédant à l'atmosphère d'une maison d'arrêt où l'air est parcimonieusement mesuré.

— Tu attendais donc bien impatiemment l'heure de quitter l'Italie.

— Oh ! je ne me déplaisais pas en Italie, j'y travaillais ! Mais n'avoir eu pendant longtemps que la société des indifférents et des rivaux, ne pouvoir confier à personne ce que l'on a dans le cœur, et, tout à coup, se sentir, entouré de vrais amis, c'est une joie que tu comprends, mais pas comme moi, car toi, Lucien, tu n'as jamais connu l'épreuve de la nostalgie.

Le garçon commençait à les servir, mais ils n'étaient pas si affamés qu'ils ne pussent prendre le temps de causer en mangeant.

Paul reprit :

— Le lendemain de mon retour, ton père a voulu le fêter par un repas de famille. Si tu savais comme mon cœur débordait d'allégresse dans cette intimité où chacun était sûr qu'il n'y avait ni une réticence, ni une arrière-pensée dans les sentiments exprimés, où la gaieté était aussi franche que complète.

La conversation avait pour moi tout le charme d'une musique enchantée. Ah ! mon ami, mon cher Lucien, remercie le ciel de t'avoir donné une grand-mère, un père et une mère qui offrent à mes yeux des modèles d'une perfection aussi complète qu'on peut la rencontrer sur la terre.

Quand je veux leur dire tout ce qu'il y a pour eux de reconnaissance et de tendresse respectueuse dans mon cœur, les paroles me manquent.

Le jeune ingénieur souriait du feu que Paul mettait dans ses paroles.

— Oh ! tu peux sourire, reprit celui-ci, tu ne m'empêcheras pas d'avoir pour les tiens une admiration, un culte qui ne finira qu'avec ma vie !

Et laisse-moi ajouter : Heureux celui qui, comme moi, a un ami dont il sait apprécier le dévouement, un ami qui a toujours été assez indulgent pour ne pas m'en vouloir de lui ressembler si peu.

Lucien se sentit profondément touché.

Et, tendant la main à l'artiste :

— Tu es toujours le même, mon brave Paul, toujours expansif et enthousiaste ; oh ! oui, tu es un artiste et tu seras un grand peintre.

— Grand peintre, je ne sais pas ; mais artiste, je le suis, et j'éprouve une grande satisfaction à pouvoir me parer de ce titre, dont mon brave père est si fier.

Pendant longtemps je me suis défié de moi-même, j'étais effrayé de la distance énorme qui me séparait de mes maîtres. J'enrageais de mon impuissance à traduire sur la toile ce que j'avais dans la tête et dans le cœur. Je me disais :

« Serai-je donc éternellement condamné à végéter dans la foule des médiocrités ? »

Aujourd'hui, l'époque des tâtonnements est passée ; j'envisage l'avenir avec confiance. Qu'on m'accuse si l'on veut d'orgueil, j'ai à présent foi en moi-même.

L'irritation mal dissimulée des envieux, les éloges des indifférents et la joie de mes amis, leur joie surtout, plus précieuse à mes yeux que tout le reste, me disent que j'ai conquis ma place.

Tiens, j'en ai une autre preuve encore.

J'avais envoyé à Durand Ruel deux petits tableaux représentant l'une une Transtévérine allaitant son enfant, l'autre une scène des mœurs romaines. Quelques jours après ils étaient vendus à un prix que je n'aurais jamais osé espérer et Durand Ruel m'en a commandé d'autres.

— Oui, oui, mon ami, dit Lucien, tu as travaillé et tu as le droit d'être fier de tes succès. J'ai entendu de véritables connaisseurs rendre hommage à ton talent.

— Les études du peintre sont longues et coûteuses et mon excellent père s'est imposé pour moi de lourds sacrifices ; aussi tu ne peux te figurer avec quelle joie j'ai touché les quelques cents francs gagnés par mon travail. Un banquier n'est pas plus satisfait des centaines de mille francs qu'un hardi coup de bourse fait entrer dans sa caisse.

Le temps passait sans qu'ils s'en rendissent compte. Le service se faisait avec lenteur et ils ne s'en plaignaient point ; ils éprouvaient tant de plaisir à se trouver là, bien seuls, au milieu de cette verdure.

Comme on allait leur servir le café, Paul demanda une bouteille de champagne.

— Tu es fou ! lui dit Lucien.

— Mon ami, répliqua l'artiste, ne me gêne pas le plaisir que j'ai d'être aujourd'hui ton amphitryon.

— Si il en est ainsi, bavons du champagne.

Tout en buvant à petites gorgées le pétillant liquide, ils poursuivirent leur entretien. C'était surtout Paul qui en faisait les frais, son ami ne se lassant pas de l'entendre.

—Quelle belle journée, Lucien, dit l'artiste, et que de ravissants paysages sous nos yeux ! Vois donc comme tous les tons s'harmonisent, comme le regard se repose agréablement sur la verdure de ces grands arbres échelonnés le long des coteaux, sur ces villas si coquettement disséminées. Et la Seine, quel beau fleuve ! Comme il roule tranquille et majestueux entre ses deux rives ! Et cette terrasse de Saint-Germain, qui domine si fièrement toute cette vallée ! Quelle est belle, cette plaine semée de charmantes petites villas ! Plus loin, voilées par la brume, ces collines qui servent de cadre au tableau ! Où donc la nature revêt-elle plus de charme ? Pourquoi aller si loin chercher des beautés, des merveilles que l'on a à la porte de Paris ?

—Mon cher Paul, répondit Lucien, c'est que tu contemples la nature à travers les émotions de ton âme. Cependant, tu as pu rassasier tes yeux des splendeurs si vantées de l'Italie.

—Oh ! ces splendeurs sont réelles ; néanmoins, je leur préfère cette magnifique vallée de la Seine avec sa verdoyante ceinture de collines.

—Au moins on ne t'accusera pas de manquer de patriotisme.

—Je l'espère. C'est surtout quand on est loin de son pays qu'on s'aperçoit à quel degré on l'aime. Ah ! mon pays ! là bas, sur la terre étrangère, je l'ai plus d'une fois défendu contre ceux qui le dénigraient ; et j'éprouvais le désir de le servir autrement, de le servir comme mon père qui a si vaillamment versé son sang pour lui.

Ce n'est pas loin d'ici que fut livrée le 24 janvier 1871 la bataille de Buzenval. A quelques pas de l'endroit où tomba le grand peintre Henri Regnault sous une balle prussienne, mon père fut dangereusement blessé ; s'il ne mourait pas, il le dut au dévouement de ton grand-père, le Dr Villarcœu. Tu vois que nous avons contracté envers ta famille des dettes qu'il ne nous sera jamais donné d'acquitter.

Au souvenir de son père grièvement blessé, Paul s'était attendri, et pendant quelques instants il resta silencieux.

—Pauvre père, reprit-il, comme je suis heureux de son bonheur ! Si loin que remonte ma pensée, il m'apparaît bon, dévoué, plein d'une tendre sollicitude pour moi. Je le vois encore me donnant mes premières leçons de dessin, m'inculquant les principes de l'honneur qu'il prêchait par son exemple mieux encore que par les paroles. Moi, je lui dois ce que je suis et il a bien le droit que je le dédommage un peu de tout ce qu'il a fait pour moi.

A ce moment, un couple de jeunes gens, des amoureux sans doute, sortirent l'un des bosquets où ils venaient de dîner, la jeune femme marchant à quelques pas derrière le jeune homme. Ils passèrent devant les deux amis et quand ils se furent éloignés :

—Jolie, très jolie cette jeune femme, dit Paul ; décidément, il n'y a au monde de femmes charmantes et véritablement élégantes que les Françaises et particulièrement les Parisiennes.

Lucien, cette fois, se dérida jusqu'au rire.

—Ah ! ah ! fit-il, il paraît qu'un joli minois ne te laisse pas indifférent.

—Si un gracieux visage, un beau corps de femme ne me causaient aucune impression, je ne serais pas artiste.

—Tu as raison, Paul, la femme est le charme de la vie ; que serait l'homme sans la femme ?

—Il est vrai qu'à lui seul, répondit Paul en riant, il ne donnerait à son pays ni soldats pour défendre ses frontières, ni ingénieurs, ni artistes.

—Les brunes Italiennes, les langoureuses Romaines sont, dit-on, fort attrayantes.

—Il y a de très belles Italiennes.

—Ton cœur ne s'est-il pas laissé prendre aux beaux yeux de quelques-unes ?

—Eh bien, non, Lucien ; la vie que j'ai menée à Rome et dans les autres villes où j'ai séjourné a été d'une sagesse exemplaire.

—Ah !

—Oh ! je ne me pose pas en Caton ; comme un autre j'ai eu des tentations et je me serais laissé entraîner assez facilement vers les délices d'une intrigue amoureuse. Mais la raison et le travail m'ont retenu.

Mon père me faisait une pension et ne m'aurait certainement pas refusé l'argent que je lui aurais demandé ; mais j'avais à cœur de ne pas abuser de sa bonté. Et puis, je viens de te le dire, le travail m'absorbait. Quand on a la passion de son art, on est moins accessible à d'autres passions. J'ai le respect et le culte de la femme et je sens en moi le besoin d'en aimer une ; se présentera-t-elle celle qui fera se développer dans mon cœur le germe de l'amour ? Oui, un jour, je le crois. Oh ! celle-là mon ami, celle-là je l'adorerai !

—Bien, Paul, très bien.

—Toi, homme grave par excellence, les beautés de la science t'ont mis aussi à l'abri des entraînements du cœur.

—Ah ! tu crois cela ?

—Dame !

—Eh bien, tu te trompes ; la recherche des solutions algébriques qui brûle le cerveau ne refroidit pas le cœur.

—Tu serais amoureux ?

—Oui. Je n'aurais jamais cru qu'une femme pût se rendre à ce point maîtresse de mes pensées. Oui, mon cher Paul, plus avancé que toi, j'aime, et pour me servir aussi du mot que tu viens d'employer, j'adore !

—C'est... une jeune fille ?

—Certainement, une jeune fille, presque une enfant encore, guère plus de dix-sept ans.

—Jolie, cela va sans dire.

—Oui, jolie, divinement belle ! Tu viens du pays de Raphaël, eh bien,

je ne crois pas qu'aucune des vierges enfantées par son génie soit plus admirable que celle que j'aime !

—Lucien, voilà comment on doit aimer, comment je comprends que l'on aime. Voilà donc pourquoi, l'autre jour, lorsque ta mère t'a parlé de jeunes filles riches et bien posées dans le monde, tu es resté si froid. Et moi qui me disais : Un savant, est-ce qu'il pense aux jeunes filles, si charmantes qu'elles soient !

Enfin il y en a une et celle-là tu l'as choisie.

Elle est riche ?

—Non, elle est pauvre.

—Tant mieux, elle ne peut que t'en aimer davantage.

—Je ne sais pas si je suis aimé.

—Ah !

—Je ne lui ai pas encore fait l'aveu du sentiment qu'elle m'a inspiré.

—Qu'est-ce qui te retient ?

—Bien des choses : sa jeunesse, sa candeur, le respect que j'ai pour elle...

Et puis il y a ma famille.

—Alors, parce qu'elle est pauvre, tu crains...

—Non, je ne crains pas ; mais j'attends, je crois devoir attendre. Je viens de te dire tout ce que je pouvais t'apprendre, ne parlons plus de cela.

—Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, car je crois connaître celle que tu aimes.

—Tu as deviné ; mais, chut...

Les deux amis se serrèrent silencieusement la main.

Paul appela le garçon, paya l'addition et ils sortirent du restaurant.

Il n'était pas encore huit heures, et le soleil, descendant vers le couchant, répandait sur les coteaux boisés la lumière enivrée de ses rayons obliques.

S'éloignant de Louveciennes et descendant sur Bougival, les deux amis suivaient lentement la route de la Princesse

—Mais il est merveilleux ce coin des environs de Paris ! s'écria Paul tout à coup, éclairé comme il l'est en ce moment par ce magnifique soleil, prêt à se coucher dans un lit de pourpre et d'or. Qu'ils sont beaux, tous ces paysages si variés d'aspect ! Et quels délicieux parfums nous arrivent de tous les côtés !

—C'est évidemment pour cela que dans tous les temps, ce ravissant pays a été recherché comme une oasis bénie, répondit Lucien.

VI.—LE BAL DES CANOTIERS

Pendant quelques instants ils marchèrent silencieux, chacun se laissant aller à ses impressions.

Soudain, Lucien s'arrêta.

—Tiens, dit-il à Paul, tout près de nous, et nous le verrions s'il n'était pas caché par ces arbres, se trouve le pavillon Dubarry qui abrita les amours de la fameuse Jeanne Vaubernier devenue par le caprice de Louis XV comtesse Dabarry et quasi reine de France.

—Ah ! oui ; mais la malheureuse paya cher ses jours de plaisir et de grandeur ; elle porta sa tête sur l'échafaud, et le bourreau la montra au peuple, cette tête devant laquelle s'étaient inclinés les plus grands seigneurs.

Ils passèrent et, presque aussitôt, Lucien reprit :

—A chaque pas on peut évoquer ici un souvenir historique. Nous cotoyons le domaine qui a appartenu à Boissy d'Anglas, qui fut le président de la Convention nationale et que le peuple avait surnommé Boissy Famine. Tu te rappelles sans doute la séance du 1er prairial où il s'inclina respectueusement devant la tête du député Feraud qu'on lui présentait au bout d'une lance ?

—Oui, et j'ai souvent admiré le tableau dans lequel le peintre Vinchon a reproduit cette scène tumultueuse et tragique du palais législatif envahi par la foule.

—Faut-il te parler de la machine dite de Marly, qui se trouve au dessous de nous, et que Louis XIV fit construire par ses ingénieurs pour prendre les eaux de la Seine et les conduire à Versailles ? Ce fut, à l'époque, un travail gigantesque.

Après un si'ence, le jeune ingénieur continua :

—Artiste, salue la propriété de l'homme qui a tant contribué à rendre populaires les chefs-d'œuvre de la peinture, Goupil, le célèbre éditeur de gravures.

Ce pavillon de modeste apparence que nous voyons à quelques pas de nous, appartient à Gérôme, un de tes maîtres ; c'est là que, loin de la ville, dans le calme et le silence, l'illustre peintre vient, l'été, puiser ses plus belles inspirations poétiques.

—Oui, mon cher Lucien, Gérôme a été un de mes maîtres, et jamais je ne serais ce que je veux être si j'oubliais son enseignement.

—Mon cher Paul, arrêtons-nous encore ; du reste nous avons tout le temps d'arriver au pont de Bougival et au bal des Canotiers où nous nous sommes proposé de passer une heure. Regarde devant nous ce charmant coteau, qui s'étend de la Joubère à La Celle Saint-Cloud, et où émergent de la verdure toutes ces blanches villas ; il était autrefois le parc d'une habitation de plaisance où la belle Gabrielle d'Estrée recevait le Vert-Galant, son royal amant.

Là bas, à droite, dans cette maison carrée, a longtemps habité la fille du romancier folâtre, Pigault-Lebrun, la mère d'Emile Augier ; c'est là, si j'en crois ce qui m'a été dit, qu'est né le plus grand de nos auteurs dramatiques d'aujourd'hui.

Tout à l'heure tu as parlé de Buzenval où ton père a été dangereusement blessé par une balle prussienne ; tout près de cette maison qui a été

celle de Mme Augier, se trouve un monument, une simple pierre pyramidale, élevé récemment à la mémoire de trois patriotes enfants de Bougival, fusillés par les Prussiens en 1870. Ils s'appelaient Debergue, Martin, Cardon.

Qu'avaient fait Martin et Cardon ? Rien. Mais deux hulhans avaient été tués dans le bois, il fallait aux Allemands homme pour homme : Martin et Cardon, deux amis, furent fusillés.

Quant à Debergue, c'est différent ; jardinier, il coupait avec son sécateur le fil télégraphique qui mettait en communication le poste avancé de Bougival avec l'état major général prussien installé au château de Versailles. Il fut arrêté, jugé et condamné à mort. Cependant, sur la plaidoirie d'un homme d'un grand cœur Duborgia, alors administrateur de la commune, les Prussiens revinrent sur leur sentence et consentirent à remettre Debergue en liberté, mais à cette condition qu'il demeurerait tranquille.

A cela, le prisonnier répondit par ces superbes paroles, dignes d'un héros de l'antiquité :

« Je suis Français et j'ai été soldat, mon devoir est de tout entreprendre contre vous, si vous me rendez la liberté, je recommencerai ! »

C'était trop beau pour être compris par des Allemands : Debergue, le héros de Bougival, fut fusillé.

— Je n'avais pas connaissance de ce fait, dit Paul très ému.

— Hé, mon ami, que d'autres héros inconnus ont été d'admirables martyrs dans cette horrible guerre.

Après un assez long silence, Lucien reprit :

— Comme les hommes politiques, les écrivains et les artistes, les princes de finance ont subi le charme de ces parages. Du pont de Bougival en allant vers Rueil, nous passons devant des maisons et des villas appartenant ou ayant appartenu à des personnages très connus.

D'abord la maison de Mme Biasta, veuve du fondateur du Comptoir d'escompte de Paris.

La maison de M. Odilon Barrot, où il venait se reposer des luttres de la tribune et des fatigues du pouvoir.

La villa de Mme Tarbé des Sablons, qui a fondé le journal le *Gaulois*.

Le château du raffineur de sucre Lebaudy, riche à plusieurs centaines de millions.

La villa des Frênes, séjour favori de la célèbre chanteuse Pauline Viardot, sœur de la Malibran et aussi fille de Garcia. Dans cette même propriété, le pavillon où vient demeurer dans la belle saison, le célèbre poète et romancier russe Yvan Tourgueneff.

La villa du vieux et célèbre peintre Jalabert

La maison d'un ancien maire de Paris, Carcenac, un autre archimillionnaire.

Plus loin le château de la Malmaison où a vécu et est morte de chagrin Joséphine de Beauharnais, première femme de Napoléon Ier.

Tout en causant, les deux amis arrièrent au bord de la Seine. La nuit était venue, de l'autre côté du pont, on voyait les lumières du bal des canotiers, illuminé au dehors par une ligne immense de verres bleus et rouges. Des barques, des canots éclairés par des lanternes de toutes les couleurs, glissaient sur le fleuve, pareils à des gondoles vénitienes.

Paul et Lucien traversèrent la Seine et entrèrent au bal des canotiers.

Cet établissement bien connu de la jeunesse parisienne, avait il y a quelques années encore, une vogue extraordinaire. Il est en contre-bas du pont, dans l'île de Bougival où se trouve également, mais plus haut, non loin du pont de Chatou, cette fameuse Grenouillère qui a été témoin de tant de scènes qui n'avaient rien d'austère.

L'établissement, appelé bal des canotiers, modestement couvert de planches, n'est fermé que par un treillage et se trouve ainsi ouvert à tous les vents. Il se divise en deux : la partie réservée à l'orchestre et aux danseurs, le promenoir avec plusieurs rangées de tables, qui invitent les visiteurs à s'asseoir et à se faire servir des rafraîchissements.

Paul et Lucien s'assirent à une table.

Non loin d'eux, à une autre table, était installé un groupe de jeunes gens et de jeunes femmes qui paraissaient très animés et causaient bruyamment.

Au bout de quelques minutes, Paul, impatient de ne pas voir venir le garçon, frappa sur la table du pommeau de sa canne.

Aussitôt, dans le groupe voisin, une voix brutale se fit entendre :

— Dites donc vous, est-ce que vous ne pourriez pas vous dispenser de faire tant de bruit ?

Paul se retourna vers l'interpellateur et vit un gros garçon, un canotier aux bras musculeux, à la figure rougeaude, dont les yeux à fleur de tête révélaient un caractère hargneux, une nature violente.

— Cela vous gêne ? fit Paul froidement.

— Il paraît, puisque je vous le dis.

— Eh bien, monsieur, faites comme si vous n'étiez pas gêné.

La figure du canotier devint pourpre de colère.

— Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle ainsi, dit-il.

— Il est toujours temps de la prendre, riposta l'artiste.

— Non, hurle le canotier, je ne permets pas un pareil langage.

— A votre aise, mais encore faudrait-il ne pas le provoquer.

Ce calme exaspérait le canotier ; il aurait suivi l'impulsion de sa colère et se serait précipité sur son adversaire, qui lui semblait trop chétif pour soutenir un instant la lutte, si deux femmes qui faisaient partie du groupe ne l'eussent arrêté.

— Allons, Frédéric, lui dit l'une d'elles, est-ce que vous allez encore faire une scène ? C'est insupportable, il faut toujours que vous cherchiez chicane à quelqu'un.

Il se rassit en grommelant.

— La figure de ce godelureau me déplaît, dit-il, je ne serai content que lorsque je lui aurai donné une leçon, à ce beau monsieur.

Toutefois, l'incident était clos ou paraissait l'être.

On servit de la bière aux deux amis, qui se remirent à causer en fumant leurs cigares.

L'orchestre jouait une valse et Paul et Lucien suivaient du regard les mouvements des danseurs, lorsque, soudain, une femme d'un certain âge fit son entrée dans la salle et attira leur attention.

Cette femme portait une toilette très simple : une robe de lainage, son manteau d'étoffe noire très légère, son chapeau grenat auraient pu convenir à une petite bourgeoise.

Elle fut bientôt entourée par plusieurs femmes, qui accueillaient en elle une ancienne connaissance.

— Bravo, madame Prudence, dit l'une.

— Mesdames, dit une autre, la perle des marchandes à la toilette.

— Quel bon vent vous amène, madame Prudence ? demanda une troisième.

— Un bon vent, mes petits amours, c'est selon. Je suis en tournée de recettes, je viens de Saint Germain et je suis passée par ici, pensant bien que j'y trouverais quelques unes de mes clientes un peu trop oubliées, qui me réglaient certaines petites dettes arriérées.

Plusieurs de ces demoiselles firent la grimace.

— Vous vous amusez, mes chéries, reprit la marchande, vous avez bien raison ; mais j'ai plusieurs paiements à faire et vous êtes trop gentilles pour laisser dans l'embarras une brave femme qui n'a jamais hésité à vous faire crédit. Ah ! vous ne savez pas comme les temps sont durs pour le commerce ! Allons, mes mignonnes, un bon mouvement.

Ces demoiselles se regardaient entre elles, puis regardaient ces messieurs, qui paraissaient ne pas vouloir ouvrir leur porte-monnaie.

Mais Mme Prudence n'était pas découragée ; souriante, affectueusement familière, elle allait d'une femme à l'autre.

— Mlle Esther, faites donc comprendre à M. Georges qu'il ne peut vous laisser subir l'humiliation d'un billet impayé ; s'il vous refuse, c'est qu'il n'a rien pour vous dans son cœur.

Et M. Georges, tout en rechignant, retirait le billet que lui présentait Mme Prudence.

Elle continua sa recette.

— Mademoiselle Amélie, quel dommage que vous ne m'avez pas encore payé cette broche que je vous ai vendue il y a trois mois ; j'aurais une magnifique occasion à vous offrir : un bracelet qui ferait admirablement votre affaire et qui ne vous coûterait pas la moitié de sa valeur ; mais vous comprenez, je ne peux pas vous faire un nouveau crédit.

Mlle Amélie faisait appel à la générosité de son cavalier, qui céda à l'éloquence et payait la broche.

En procédant ainsi, Mme Prudence récolta quelques centaines de francs.

— Maintenant, implacable créancière, dit l'un de ces messieurs, prenez place parmi nous et dites-nous une de ces histoires que vous contez si bien.

Elle avait tout un répertoire d'anecdotes qui étaient souvent très épiquées. Elle ne se fit pas prier pour raconter et porta bientôt au comble la gaieté de son auditoire.

Lucien et Paul ne pouvaient entendre, étant à une assez grande distance ; mais bien qu'ils ne la vissent que de profil, ils observaient la contenance curieusement.

— Le croirais-tu, Lucien dit Paul, cette femme, aux manières étranges m'intéresse. Qui peut être, cette femme que ces jeunes gens et ces demoiselles paraissent écouter avec tant d'intérêt et qui a l'air si à son aise au milieu de ce nuage de fumée ?

— Quelque marchande, sans doute, car en échange de billets à ordre elle vient de toucher une certaine somme ; on bien encore de ces prêteuses à la petite semaine, qui savent fort bien se faire payer les services qu'elles rendent aux fils de famille momentanément dans l'embarras et à nos belles Circé aux jours où le porte-monnaie est vide ; ou bien encore elle est autre chose.

Elle me paraît être une de ces femmes qui ont une véritable puissance, parce que la sphère de leur activité s'étend partout ; une de ces femmes qui trouvent le moyen de se glisser dans toutes les maisons, qui ont des relations dans tous les mondes et pourraient, à l'occasion, faire payer très cher les secrets qu'elles sont à même de dérober.

— Oh ! non, dit vivement l'artiste, cette femme n'est pas cela.

Et après un silence :

— Lucien, reprit-il, regarde les donc tous ; en vérité, c'est à peindre : la dame qui parle toujours présente un curieux objet d'étude ; et ce gros canotier, qui m'a interpellé tout à l'heure et qui ressemble à un dompteur d'ours ; et son voisin, à la physionomie narquoise ; et ces belles filles, dont la gaieté est si exhubérante !... En vérité, ce groupe est amusant et tente mon crayon.

Sur ces mots, le jeune artiste ouvrit son carton, y prit une feuille de papier et un crayon et se mit à l'œuvre.

Il eut bientôt exécuté une esquisse de ses personnages qui, sans être d'une parfaite ressemblance, étaient cependant faciles à reconnaître. Ce n'était pas à proprement parler une charge ; mais il y avait dans le dessin de ces têtes quelque chose du crayon de Daumier, quelque chose aussi de la verve de Gavarni.

Pendant qu'il dessinait, des personnes étaient passées derrière lui et avaient jeté furtivement les yeux sur la feuille de papier qui recevait les coups de crayon. Une jeune fille, entre autres, devait s'intéresser beaucoup au travail de l'artiste, car elle passait et repassait sans cesse derrière Paul.

Déjà, dans la salle, on chuchotait que le jeune homme, là-bas, était en train de faire la charge de quelques-unes des personnes du groupe au milieu duquel se trouvait la femme au chapeau grenat.

L'esquisse achevée, Lucien se pencha pour la mieux examiner.

— Eh bien, est-ce réussi ? demanda Paul.

— Parfaitement ; ces têtes sont bien posées et, avec autant d'esprit que de talent, tu as donné à chacune d'elles ses traits caractéristiques.

A ce moment, la jeune fille dont nous avons parlé se pencha sur l'épaulé de l'artiste en disant :

— C'est très bien fait, monsieur ; c'est joli, joli !

En même temps elle avançait la main et s'emparait prestement du papier.

Avant que Paul et Lucien fussent revenus de leur surprise, la demoiselle se le était déjà loin. Elle tenait le papier au-dessus de sa tête et faisait voir le dessin à tout le monde, en riant comme une folle.

Paul voulut la suivre pour lui reprendre la feuille.

— Non, lui dit Lucien en l'arrêtant, n'attirons pas davantage l'attention sur nous.

Le jeune ingénieur voyait que des regards furieux se dirigeaient sur son ami et lui.

Le garçon passait, Lucien lui mit une pièce de deux francs dans la main et, se levant aussitôt :

— Viens, dit-il à Paul, allons-nous en !

Ils se dirigèrent vers la sortie.

Pendant ce temps, le dessin passait sous les yeux de ceux qui, sans le savoir, avaient posé devant l'artiste.

Sauf Frédéric le canotier et son voisin à la mine sournoise, personne ne s'irrita ; au contraire, on s'égayait fort, et Mme Prudence, la première, donna l'exemple en se mettant à rire de bon cœur.

— Moi je ne ris pas, dit Frédéric qui, debout, roulait des yeux effrayants, je n'admets pas que ce petit rapin se soit permis de me caricaturer ; j'avais déjà un compte à régler avec lui, mais cette fois je lui enlèverai l'envie de recommencer.

Et, s'adressant à son voisin.

— Bernard, viens avec moi, je vais faire voir à ce galopin de quel bois je me chauffe. Ah ! ah ! ajouta-t-il, en entraînant son camarade, tout à l'heure on va rire encore.

Frédéric était connu et beaucoup de personnes craignaient que sa brutalité ne l'entraînât trop loin.

L'émotion causée par l'incident s'était vite propagée dans tout l'établissement.

Un homme d'une quarantaine d'années, décoré de la Légion d'honneur et venu là en curieux, s'approcha de Mme Prudence et des autres personnes de sa société.

— Voilà bien du bruit pour peu de chose, dit-il ; il n'y a là qu'une espièglerie. D'ailleurs ces deux jeunes gens sont de bonne compagnie. Je connais l'un d'eux, le plus grand.

— C'est un jeune ingénieur de grand avenir ; il est le fils du savant Dr Delteil.

La marchande à la toilette tressaillit violemment.

— Et l'autre monsieur, l'autre ? demanda-t-elle comme anxieuse.

— Je ne le connais pas, madame ; je sais seulement que c'est un artiste, qu'il est l'ami de Lucien Delteil et qu'il est depuis peu revenu d'Italie.

Mme Prudence se dressa comme par un ressort.

Son visage s'était couvert d'une subite pâleur, et son front se mouillait d'une sueur froide. Elle le sentit ses jambes chanceler sous elle, et elle n'eut que le temps de s'appuyer sur une de ses clientes pour ne pas tomber.

— Mais qu'avez-vous donc, Mme Prudence ? lui demanda Mlle Amélie.

— Rien, rien, répondit-elle, ce n'est rien !

Mais l'inquiétude et l'effarement de son regard démentaient ses paroles.

— C'est drôle ! fit une femme.

— Oh ! une espèce de malaise répondit une autre.

Soudain on entendit au dehors le bruit d'une dispute, des cris, des clameurs.

Mme Prudence, plus pâle encore et les yeux enflammés se redressa ; puis elle poussa un grand cri rauque et, laissant ses clientes ahuries, elle se précipita hors de l'établissement.

Elle vit à environ quarante pas d'elle, un rassemblement. C'était là qu'on se disputait, qu'on se battait.

VII.—QUELLE EST CETTE FEMME

Mme Prudence, affolée, s'élança vers le rassemblement.

Elle arrivait là lorsque se fit entendre le bruit sourd, sinistre, d'un corps tombant à l'eau, aussitôt suivi de nouvelles clameurs, que domina ce cri poussé par Lucien Delteil :

— Au secours ! au secours !

Lucien avait jeté ce cri désespéré avant de se précipiter dans le fleuve afin de tenter de sauver son ami qui ne savait pas nager.

La mère de Paul vit le saut de Lucien dans la Seine et, chose plus épouvantable, elle vit le bouillonnement de l'eau à l'endroit où les deux corps venaient de disparaître.

— Mon Dieu, prononça-t-elle d'une voix étranglée, qui n'avait plus rien d'humain, est-ce qu'on va les laisser périr ? N'y a-t-il donc ici personne pour leur porter secours ?

Les témoins du drame, hommes et femmes, étaient maintenant muets, consternés.

Et personne ne se sentait le courage de secourir les deux jeunes gens, dont l'un, Lucien, venait de reparaître à la surface de l'eau, ayant contre lui son ami que son bras gauche enlaçait.

Mais si bon nageur qu'il fût, étant habillé et chaussé de bottines, il n'allait pas pouvoir longtemps résister au courant qui les entraînait.

Hélas ! acte de dévouement inutile, puisque, seul Lucien ne pouvait sauver Paul et était même menacé de mourir avec lui.

Léonie se tordait les bras de désespoir et ne cessait de faire entendre des plaintes, des gémissements.

— Mais ils vont mourir ? s'écriait-elle. Cinq cents francs, cinq cents francs à celui qui les sauvera !

Paroles sans écho. Malheureusement, il n'y avait pas là un sauveteur.

Tout à coup deux gendarmes parurent ; ils arrivaient un peu tard, car Frédéric le canotier et son camarade Bernard avaient déjà pris la fuite. Et ils devaient échapper à la justice, n'étant connus que de leurs amis, qui, certainement, ne les dénonceraient point.

En même temps que les gendarmes arrivaient sur le lieu de la scène, on entendit crier, du milieu du fleuve :

— Tenez bon, tenez bon ! nous sommes à vous !

En effet, une barque, montée par deux pêcheurs, s'avancait à force de rames.

Rendons ici hommage aux braves pêcheurs de Bougival qui tous, sont des sauveteurs.

Arrivés près de l'endroit qu'on leur désignait et qu'ils voyaient, d'ailleurs, car bien que ses forces fussent épuisées, Lucien luttait encore avec la suprême énergie du désespoir pour ne pas couler à fond, l'un des pêcheurs, qui s'était débarrassé de ses vêtements, se jeta à l'eau.

Il y eut sur la rive un moment d'anxiété terrible pendant lequel on eût entendu voler une mouche. Puis ce fut au bruit des applaudissements que les deux jeunes gens furent retirés de l'eau et couchés dans la barque.

Lucien s'était évanoui, et, pas plus que son ami, il ne donnait signe de vie.

La mère, à genoux, les mains jointes, sanglotait.

— Amenez les à bord, dit une voix.

— Non, pas ici, répondit un des pêcheurs, de l'autre côté de la rivière ; comme cela, on n'aura pas à les transporter à bras de si loin, et ils auront plus tôt les soins dont ils ont besoin.

— Est-ce qu'il y en a un de mort ? demanda-t-on.

— Ça, je ne sais pas, répondit le pêcheur.

La barque se mit en marche pour gagner la rive gauche.

Alors la marchande à la toilette se releva et s'élança vers le pont en même temps qu'une centaine de personnes. Tout ce monde était déjà sur la rive gauche quand la barque y aborda, en face du restaurant Prestrot-Souvent.

Les deux corps furent d'abord déposés sur la berge.

Tous les deux étaient immobiles et avaient sur le visage la pâleur de la mort.

Mme Prudence, au premier rang de la foule, regardait les deux amis, haletante, sans voix, hébétée.

Un homme de haute taille, vêtu d'une redingote à longue jupe dans laquelle son corps un peu gros était fort à l'aise s'approcha.

C'était un vieillard aux longs cheveux blancs tombant sur le cou ; il avait la tête nue et montrait tout le haut de son crâne dénudé ; il portait toute sa barbe, moins blanche que les cheveux ; ses yeux, très doux, étaient pleins de finesse ; sa belle et large figure rappelait celle du Dr Villarceau, en ce sens qu'elle reflétait les mêmes sentiments de bienveillance et de bonté.

Cet homme, ce beau vieillard aimé de tous, surtout des enfants, était le médecin de Bougival.

Il s'agenouilla près des deux amis, les examina, les palpa, fit passer dans leurs poumons le souffle des siens, puis se releva les yeux rayonnants, les lèvres souriantes.

— Celui là, dit-il montrant Lucien, n'est qu'en syncope : il a perdu connaissance par suite de l'épuisement complet de ses forces ; il ne court aucun danger.

L'autre n'est qu'à demi-asphyxié, continua-t-il, et j'espère bien que grâce aux soins qui vont lui être donnés, nous le sauverons.

La mère de Paul, qui avait écouté, toute palpitante d'anxiété, de crainte et d'espoir, poussa un cri de joie délirante.

Sur un signe du docteur, des hommes robustes prirent les deux jeunes gens et les transportèrent dans la maison Prestrot-Souvent où une chambre fut donnée à chacun.

De l'autre côté de l'eau, on entendait les florflons de l'orchestre ; il y avait là de nombreux danseurs qui ne savaient rien encore du drame qui venait de se passer à quelques pas d'eux.

La marchande à la toilette regardait autour d'elle ayant l'air de chercher quelqu'un. Enfin elle dit à très haute voix.

— Où est donc le brave homme qui s'est jeté à l'eau ?

Un homme s'avança.

— Madame, dit-il, c'est moi ; que me voulez-vous ?

— J'ai promis cinq cents francs à celui qui sauverait les deux jeunes gens.

Elle tira des billets de banque de sa poche et mit les cinq cents francs dans la main du pêcheur, qui n'en pouvait croire ses yeux.

On applaudit et l'on cria bravo !

Ceci se passait devant la porte du restaurant. Mme Prudence y entra et demanda qu'on voulût bien lui indiquer la chambre qui avait été donnée au plus malade des deux jeunes gens.

On ne pouvait mal accueillir cette femme, qui venait de donner si généreusement cinq cents francs au pêcheur. Assurément elle connaissait ce jeune homme et peut-être même elle était sa parente.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-teaux dans les derniers styles, pour être vendus à 33 1/2 p.c d'escompte

Garnitures et Passementeries. — Un lot de 500 verges de garnitures de toutes sortes comprenant des passementeries en jais, en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour être vendues au quart et à la moitié du prix. Ceci est un lot réellement avantageux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour hommes pour être vendues durant cette vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et rouges, drabes et rouges, différentes largeurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix magnifique à des prix incroyablement bas. Ne manquez pas d'assister à cette grande vente qui ne durera maintenant que quelques jours.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame, coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Lapins Larigue
PHOTOGRAPHES
100 RUE ST DENIS
MAISON D'APRES ETAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W NOTMAN & FILS.
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL, ETC ETC
BRAYON
TELEPHONE 7283

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

— DE —

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

33902

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPOREE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Emplâtre Souverain des Montagnes Vertes de **GEO. TUCKER**



Nous offrons \$500.00 de récompense pour le meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES de GEO TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine (Côtés, Dos, Reins).

Vendus en gros et en détail chez

ABONNEZ-VOUS
AU
MONDE ILLUSTRÉ

SEUL
Journal français Illustré
DU
CANADA
ET
LE PLUS COMPLET
DES
Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES - ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine
MONTREAL Tel. Bell 6 513

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans **LA PRESSE.**

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans **LA PRESSE.**

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE.**

Désirez-vous retrouver un art cle perdu
Annoncez dans **LA PRESSE.**

Tout le monde reçoit **LA PRESSE.**

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans **LA PRESSE.**

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 18 août 1894.

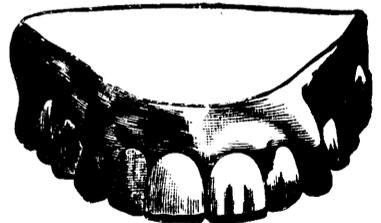
35,785

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

Neuveau procédé américains pour le remplissage de dents, en porcelaine et en verre plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Neuveau métal pour palais, extra léger
Neuveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.
No 7, Rue SAINT-LAURENT, MONTREAL

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through **Munn & Co.** receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$3.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**